



4 semaines de soumission

Vol 4

Emy O'Rian

Table of Contents

[Title Page](#)

4 Semaines de soumission

volume 4

Je me ronge les ongles, assise sur mon canapé. La télévision rediffuse une vieille série américaine.
Cela fait déjà cinq jours que j'ai reçu cette maudite enveloppe noire. Cinq jours d'angoisse !
Le message tourbillonne encore dans ma tête et me fait frémir :

Oublie John Warghal ou je vous tue tous les deux !

Depuis, je suis enfermée chez moi en compagnie permanente de mon garde du corps. Il squatte mon canapé pour la nuit et c'est Stanislas qui s'occupe de nous ravitailler en nourriture. Dimanche soir, dès que j'ai pris connaissance de cette menace de mort, mon garde du corps a immédiatement averti John.
Il a reçu l'ordre de me ramener dans mon appartement et de me surveiller, sur place, 24 heures sur 24.
J'ai donc renoncé à la visite d'Anna à l'hôpital et j'ai tenté, toute la soirée, de joindre John avec le smartphone en or.
Au bout de deux heures d'inquiétude dévorante, John a décroché.
Je me souviens encore de notre conversation.

— C'est Jane ! J'ai peur ! Mais, que se passe-t-il ?
— Jane, ma chérie ! Calme-toi.

D'abord surprise par ces mots doux, je me souviens qu'ils m'ont immédiatement apaisé.

— Si j'ai rompu avec toi, c'était pour ta sécurité. Je ne voulais pas t'affoler et je pensais pouvoir maîtriser la situation. Il y a quelques jours, j'ai reçu, moi aussi, des menaces de mort très claires sur le fait que nous devons cesser toute relation intime. Si telle n'était pas le cas, ta vie serait en danger. J'ai immédiatement agi en assurant ta protection avec un garde du corps. Malheureusement, trop tard, puisque tu t'es fait agresser tout de même.
— Ce n'était qu'un vol de sac à main ! Les affaires ne sont pas liées.
— Oui, c'est évident ! On a joué de malchance ! J'ai mis mes détectives privées sur le coup. Je pensais que les menaces se tasseraient toutes seules. J'ai l'habitude de ce genre de farce de mauvais gout. Malheureusement, le jour où j'ai dû rompre avec toi, j'ai reçu un coup de téléphone de Stanislas me précisant que je venais de recevoir une nouvelle menace, bien plus agressive, accompagnée d'une photo de nous deux.
— Une photo de nous deux ?

— Oui, en mauvaise posture.
— Je ne comprends pas.
— Il y a une caméra dans mon bureau qui filme pendant l'heure de la pause déjeunée et le soir à la fermeture des bureaux.

Je fais mine de ne pas être au courant et le laisse continuer son explication.

— La caméra a filmé nos ébats amoureux dans mon bureau, lors de ton premier jour de travail. Rassure-toi, les vigiles n'ont pas un accès direct aux enregistrements sans mon autorisation. J'avoue que je me suis amusée parfois à garder quelques souvenirs sur vidéos ou photos de mes différentes aventures. Je n'en suis pas très fier.
— Je ne vois pas ce qu'il y a de mal ! dis-je, pour le rassurer.

« S'il savait que je savais ! » me dis-je.

— Le jour où j'ai été forcé de te quitter, la menace de mort était accompagnée des photos de nos ébats. Quelqu'un est venu jusqu'à mon bureau, m'a volé le film, et est reparti sans être vu par quiconque.

— As-tu une idée de son auteur ?

— Je pense à une de mes ex, un peu trop jalouse. Mais, mes détectives privées mènent l'enquête. Je t'en dirai plus dès que j'en saurai mieux. Pour le moment, il est préférable que tu ne viennes pas travailler. Appelle-moi en cas d'urgence, uniquement. Il faut limiter nos contacts pour ne pas déclencher les foudres de cette folle. Dès qu'on l'aura maîtrisée, nous reparlerons de nous.

— Tu veux dire que tout n'est pas fini entre nous ? dis-je, l'émotion dans la voix.

— Bien sûr que non ! Tout commence au contraire ! Je suis impatient de te retrouver, mais pour le moment, ta sécurité est tout ce qui m'importe.

Je ressasse dans ma tête notre conversation téléphonique depuis dimanche.

Beaucoup de questions au sujet de John restent toujours sans réponses. Et puis, je me demande qui est ce violeur dans l'article qu'Anna voulait me montrer.

J'ai mal à ma tête à force de réfléchir et de douter. Je me ronge les sangs depuis cinq jours, mais aujourd'hui, j'ai décidé d'obtenir des réponses à mes questions.

Je ne peux plus rester sans rien faire. Nous sommes déjà jeudi, il faut que j'agisse ou je vais devenir folle.

— Vous voulez un café ? demandé-je, à mon garde du corps, assis à côté de moi.

— Avec plaisir ! me dit-il.

Je file à la cuisine lui servir une tasse. Je regarde l'heure à ma pendule. 17 h 30.
C'est parfait ! me dis-je.

— Et voilà, Jules !

Je souris gentiment à mon garde du corps et pose la tasse sur la table en face de lui.

— Faites attention ! C'est chaud !

Je me rassois et attends patiemment.
Mon garde du corps boit tranquillement son café, les yeux rivés sur la télévision.
Je jette quelques petits coups d'œil discret à Jules, mais rien ne se passe.

— Merde ! me dis-je. Ça ne marche pas !

J'attends encore cinq bonnes minutes. Toujours rien !

— Je n'ai pas dû mettre la bonne dose ! pensé-je.

Je patiente et espère durant quelques minutes de plus. Mais toujours aucune réaction.
Je suis déçue que mon plan tombe à l'eau.
Je commence à chercher une autre solution quand soudain, je vois les yeux de Jules cligner de fatigue.
Les secondes passent. Le sommeil artificiel le gagne. Il lutte, mais c'est peine perdue.

— Ça y est ! dis-je, victorieuse. Il dort.

Les somnifères que je viens de lui administrer devraient le faire dormir comme un bébé pendant au moins cinq heures, peut-être seulement quatre, vu sa corpulence.
Ce qui me laisse largement le temps d'agir !
Je regarde Jules. Les bras de Morphée l'entourent d'un sommeil apparemment serein.
Un profond remords m'envahit.

— Merde, qu'est-ce que je viens de faire ? J'ai drogué ce pauvre homme alors qu'il avait totalement confiance en moi. De plus, il est là pour me protéger ! dis-je, tout haut.

Je regrette et tente de le réveiller.
Je pointe un doigt vers son bras et l'approche lentement. J'hésite puis j'appuie fermement sur son épaule.

— Jules, vous vous êtes endormi ! dis-je, embarrassée.

Je suis affreuse, me dis-je. J'ai un de ses culots ! Je lui dis ça, comme si c'était de sa faute. Je n'assume même pas mon geste.
Jules n'a aucune réaction.
Je secoue à présent son épaule pour tenter de le réveiller.
Toujours rien.
Je me ronge à nouveau les ongles. Je regarde dormir Jules durant quelques minutes. Je m'en veux terriblement.
Et puis, mes angoisses reviennent. Mes questions restées sans réponses. J'ai besoin de savoir !
Mon esprit tourmenté bouillonne de contradictions.

« Après tout, il dort. Et je ne peux plus revenir en arrière. Je me fendrai en excuse quand je rentrerai.

À moins que je revienne assez tôt pour qu'il ne s'aperçoive pas de mon absence. Je lui dirai que je lui ai proposé de dormir un peu étant donné qu'il ne se sentait pas très bien. Non ! Ce n'est pas mon genre de mentir et surtout de ne pas assumer ! Je me gronde. Je lui dirai la vérité ! Enfin, j'espère ! »

La culpabilité me ronge, mais il est trop tard. J'ai tellement honte de moi. Mais c'est décidé, il faut que j'agisse !

Je place un coussin sous la tête de Jules et le couvre avec un plaid. J'éteins la télé, enfile mes baskets.

Je laisse un petit mot d'excuse au cas où mon garde du corps se réveille avant que je rentre. Je lui précise ma destination afin qu'il ait une base de recherche, s'il devait m'arriver quelque chose.

Je ferme ma porte d'entrée, doucement, derrière moi.

Après cinq jours de séquestration volontaire, je me sens libre.

Je prends ma voiture et file à l'hôpital voir Anna.

Je vérifie que personne ne me suit. Je ne suis pas un as de l'espionnage, mais j'ai la très nette impression que personne ne m'épie.

Arrivée au parking, devant l'hôpital, je tourne de longues minutes avant de trouver une place.

Hors de question d'aller me garer plus loin. Le quartier ne m'a pas porté chance la dernière fois que je suis venue.

J'arrive enfin devant la porte de la chambre d'Anna. Il est 18 heures 15. J'espère que je ne vais pas la déranger en plein repas. Généralement, on mange tôt dans les hôpitaux.

Je frappe.

J'entends la voix de mon amie à travers la porte.

— Entrez !

— Bonjour Anna !

— Jane ! Mais, que fais-tu ici ? Ça y est, tu es hors de danger ?

— Euh ! Non, pas vraiment ! Mais, j'avais envie de prendre l'air. Je ne te dérange pas pendant le repas.

— Pas du tout, je viens de finir. Ici, on mange à 18 heures tapantes, me dit-elle, en me faisant une grimace de mécontentement. Mais j'ai de la chance, la cuisine est bonne.

— Tant mieux ! C'est déjà ça !

— Je suis contente de te voir. Je me fais beaucoup de soucis pour toi, Jane.

— Tu ne devrais pas, Anna. Tout va bien ! Concentre-toi sur ta guérison.

— Ne t'inquiète pas. Je vais de mieux en mieux chaque jour. Regarde comme je marche à présent.

Elle se lève de son lit, attrape ses béquilles et se déplace lentement le long de la pièce.

— Tu as fait de réels progrès !

— J'ai plutôt intérêt, car je ne serais pas débarrassé de ses plâtres avant 2 mois et le fauteuil roulant, ce n'est pas pour moi !

— Je te reconnais bien là !

— Si seulement je pouvais retrouver la mémoire.

— Elle reviendra, ce n'est qu'une question de temps.

— À ce propos, je vais te montrer l'article que je voulais te faire voir dimanche.

Elle se dirige vers son armoire et en sort un morceau de papier froissé, taché, en piteux état. Étant donné l'état du bout de papier, j'imagine la violence de l'accident de mon amie et je frémis.

— Alors voilà ! Regarde !

Elle me tend l'article.

Je parcours les bouts de phrases lisibles.

— Effectivement, il est question d'un violeur. D'après ce que je comprends, il habitait en ville, il avait, tout juste, 18 ans. Dommage, il n'y a pas de photo. Je ne vois pas de nom.

— Oui, voilà ! Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi je venais chez toi avec cet article en poche. Quel rapport avec John Warghal ?

— Je ne sais pas ! Je ne comprends pas, moi non plus. Tu voulais peut-être m'avertir que John Warghal est un dangereux violeur !

— C'est ce que j'ai pensé au départ ! Mais mes journées à l'hôpital sont longues et j'ai eu le temps d'étudier l'article, en long en large et en travers depuis que je l'ai découvert.

Elle retourne le papier et me montre l'article derrière, concernant un match local de football.

— Regarde la date ! me dit-elle. Ce journal est vieux de 8 ans. Si on fait un bref calcul, 18 et 8 font 26. John Warghal a 35 ans. Il ne s'agit donc pas de lui.

Je pousse un grand soupir de soulagement.

Après avoir cru qu'il était le chef de la mafia local, je le soupçonne de viol.

« Est-ce que c'est moi, ou j'ai du mal avec cette relation ? »

— Reste maintenant à savoir pourquoi tu avais cette coupure de presse sur toi et ce que tu voulais me dire ?

— Il est certain que les deux ont un lien, mais je n'arrive pas à colmater les zones de vides dans mon cerveau.

— Ça va venir ! Soit patiente ! lui dis-je, pour la réconforter.

La curiosité, au fond de moi, bouillonne. L'envie de comprendre est si forte que je me creuse les méninges intensément.

Si seulement je pouvais me faire toute petite et aller sonder à l'intérieur de ses souvenirs.

— Est-ce que tu te souviens de notre conversation téléphonique ? Qu'est-ce que je t'ai dit précisément ? Peut-être que quelque chose me reviendra si tu m'en parles avec précision.

— Je ne peux pas te répéter notre conversation avec précision. J'étais totalement affolée. J'ai peur que mes souvenirs se soient embrouillés.

— Fais-le quand même ! Ça ne coûte rien d'essayer !

— Bon, si tu y tiens ! Ça faisait quelque chose comme : Salut, c'est Anna.

Mon amie se met à rire.

— Ah ben, on va avancer avec ça !

Je souris.

— Arrête de te moquer, je te taquinais.

Je ferme les yeux et je me concentre. J'essaie de me remémorer la scène.

— Dès le début de notre conversation, je me souviens avoir ressenti, à ta voix anxieuse, qu'il y avait un problème. Je t'ai donc demandé si tout allait bien.

— OK ! Continue.

— Tu m'as répondu que tu n'avais pas le temps de m'expliquer le problème au téléphone, mais que tu arrivais.

— D'accord ! Donc, j'étais déjà en route quand je t'ai appelé.

— Oui. Ensuite, tu m'as demandé si j'étais seule. Je t'ai répondu que tu me dérangeais, car je n'étais pas seule.

— OK, et avec qui étais-tu ?

— Avec John, bien sûr !

— OK. Est-ce que j'étais au courant de ta liaison avec John Warghal, à ce moment précis ?

— Non. Je venais juste d'être embauchée. La première fois que je t'ai parlé de ma liaison tumultueuse avec John était après ton accident.

— Ah oui, c'est vrai ! Excuse-moi, mais je remets les éléments en place dans mon pauvre cerveau. Continue, je t'écoute.

— Ensuite, tu m'as demandé de me débarrasser de lui, que tu avais découvert un truc horrible à son sujet. J'ai donc expédié John et je t'ai attendu.

— Et je ne suis jamais arrivée à bon port.

— Exactement.

— Un truc me turlupine. Si je n'étais pas au courant de ta liaison avec John, comment pouvais-je savoir que c'était lui qui se trouvait chez toi ? Me l'as-tu précisé ?

— Laisse-moi réfléchir.

Je me repasse les souvenirs de notre conversation encore une fois dans ma tête et je reprends :

— Non, effectivement, je ne crois pas te l'avoir précisé.

— Alors, comment aurai-je pu savoir que c'était John Warghal qui était avec toi ?

— Tu as raison. Tu ne pouvais pas le savoir.

— En revanche, j'avais l'air d'être certaine de savoir qui était chez toi, sans que tu me le dises !

— Oui, c'est exact !

— Je savais donc qui se trouvait chez toi, et je ne pensais pas à John Warghal !

— Attends ! Je ne comprends plus rien ! Tu veux dire qu'on s'est mal comprise au téléphone ?

— Oui, en quelque sorte. Tu croyais que je savais que John était avec toi. Je croyais que l'homme mystère était chez toi.

— Tu veux dire que tu n'avais rien à me révéler sur John ?

— Je veux dire qu'on a peut-être eu un mauvais départ, et qu'on cherche dans la mauvaise direction.

- Tu veux dire que l'article concernerait l'homme mystère ?
- Je ne sais pas ! C'est une supposition.
- Tu veux dire...

Anna me coupe la parole.

- Ahhh ! Arrête avec tes « tu veux dire que » ! me dit-elle, en se moquant de moi.
- Ah oui, pardon ! Mais je suis tellement surprise. J'ai tellement cru que tu avais quelque chose de terrible à reprocher à John.
- Apparemment, non ! Je pense qu'il va falloir chercher ailleurs.
- Tu ne peux pas t'imaginer à quel point cela me soulage. Depuis que je connais John, j'ai imaginé le pire à son sujet. Je suis déjà plus sereine malgré que je n'aie pas toutes les réponses à mes questions.
- Je trouve qu'on a déjà bien avancé. Tu as bien fait de venir. Je suppose que ton garde du corps t'attend dans le couloir. Tu devrais lui demander s'il ne veut rien boire. J'ai quelques bouteilles d'eau qui traînent sur cette table. Apporte-lui-en une.
- Euh ! Non ! Mon garde du corps n'est pas là !
- Ah bon ! Mais où est-il ?
- Est-ce que je t'ai dit que John soupçonne une de ces ex de nous envoyer des menaces de mort.
- Oui, je le sais ! Ne change pas de conversation ! Où est ton garde du corps ?
- Chez moi ! dis-je, en baissant les yeux au sol.
- Chez toi ? Mais ! Il n'est pas censé rester à tes côtés.
- Si !
- Ben alors ! Pourquoi n'est-il pas là ?
- Parce qu'il ne voulait pas que je vienne !
- Je suppose que c'est pour ta sécurité.
- Oui, c'est pour ça !
- Et du coup, comment as-tu pu sortir quand même ? Tu l'as assommé ? me dit-elle, en plaisantant.

Je baisse à nouveau les yeux au sol.

- Nooon ! me dit Anna, devant mon air coupable. Tu l'as assommé ! me répète-t-elle, éberluée.
- Non. Je ne l'ai pas assommé !
- Ah ! Tu m'as fait peur ! me dit-elle, rassurée.
- Je n'en aurai pas été capable !
- C'est bien ce que je me disais ! Mais alors, pourquoi est-il resté chez toi ? me dit-elle, en souriant.
- Je lui ai mis des somnifères dans son café !

Le sourire sur le visage de mon amie disparaît aussi sec pour laisser place à des yeux ronds remplis d'éclairs foudroyants.

- Quoi ? Tu l'as drogué ! Mais tu es folle !
- Oui, je sais ! Je le regrette !

Mon amie pose sa tête entre ses mains.

— Ma meilleure amie est complètement folle ! dit-elle, exaspérée.

Je reste silencieuse le temps qu'elle se calme, lorsque j'entends que l'on frappe à la porte. Je regarde machinalement l'heure. Il est un peu plus de 19 heures.

— Tu attends de la visite, je vais te laisser, dans ce cas ! dis-je à Anna, trop contente de pouvoir m'enfuir.

Je connais mon amie et je sais que je vais avoir droit à un sermon dès qu'elle aura digéré l'information, c'est-à-dire dans moins de deux minutes.

— Non, je n'attends personne. Ce doit être un médecin ou une infirmière. Ma famille est repartie hier soir. Reste ici, j'ai à te parler !

« Eh merde ! » me dis-je. Je ne vais pas échapper à mon quart d'heure de morale.

— Entrez ! dit Anna, gaiement.

Je me retourne par curiosité pour voir qui entre.

Mon cœur s'emplit d'un profond bonheur. Il se met à battre plus fort. Mes oreilles bourdonnent.

Je ne peux retenir un sourire qui se dessine sur mes lèvres.

Il est là. Beau, charismatique, élégant.

Il me manque tellement.

Instinctivement, je recule d'un pas pour me cacher dans l'angle de l'armoire.

Je sais qu'il va me voir, mais j'interprète ce mouvement impulsif comme un dernier geste de désespoir avant de me faire disputer par John également. J'imagine qu'il va prendre très mal le fait que j'ai drogué son garde du corps.

— Monsieur Le Président ! Que faites-vous ici ? dit Anna, étonnée.

— Je viens voir une de mes meilleures employées. Je vous ai dit la semaine dernière que je repasserais vous voir. C'est chose faite !

— C'est vraiment très gentil de votre part !

Anna me regarde. Je vois dans ces yeux qu'elle est ennuyée pour moi. Puis une lumière de génie illumine ses yeux.

Elle se lève difficilement et attrape ses béquilles alors que John est encore sur le seuil de la porte.

— J'avais l'intention d'aller faire un tour dans les couloirs. Je m'ennuie terriblement ici. Voulez-vous m'accompagner ? Je fais quelques mètres et je suis vite épuisée. Cela ne sera pas long. À moins que nous prenions le fauteuil roulant. Nous pourrions ainsi déambuler dans les couloirs.

John sourit.

— Rasseyez-vous, Anna. Si vous cherchez à couvrir votre amie qui se cache derrière l'armoire, c'est peine perdue. J'ai vu Jane dès que j'ai ouvert la porte et son parfum embaume la pièce.

Je sors de ma cachette, honteuse. John s'approche de moi.

- Que fais-tu ici ?
- Je suis venue voir Anna, c'est mon amie, tout de même ! dis-je, sur la défensive.
- Où est ton garde du corps ?
- Je ne sais pas, dans les couloirs de l'hôpital, très certainement.
- Arrête de me mentir ! Où est ton garde du corps ?
- Chez moi ! dis-je, en baissant les yeux.
- Pourquoi ne t'a-t-il pas suivi jusqu'ici ?
- Parce qu'il dort !
- Il dort !

John fulmine.

- Je le paie pour te protéger, pas pour qu'il dorme. Il sera renvoyé.
- Non, John ! Il dort parce que je lui ai donné des somnifères à son insu.
- Quoi ! Tu as drogué ton garde du corps !
- Oui, et je n'en suis pas très fière. Mais, il ne voulait pas que l'on sorte.
- C'est exact. C'était un ordre de ma part, pour ta sécurité.
- J'avais besoin de prendre l'air alors je n'ai trouvé que cette solution.

Je le fixe avec mes yeux de chien battu.

Il me regarde sévèrement. Ses lèvres sont crispées. Son visage est fermé.

Puis, subitement, la colère dans ses yeux semble s'envoler. Il se met à rire en me caressant la joue.

- Ma petite indomptable ! me dit-il, en me serrant dans ses bras. Chaque jour, tu me surprends un peu plus. Tu me manques tellement.

Son étreinte m'enivre.

J'oublie tout. Je ne suis plus dans une chambre d'hôpital, mais au paradis.

Mes yeux sont plongés dans les yeux de John.

Ses lèvres s'approchent des miennes. Il dépose un baiser fougueux sur ma bouche. Ses bras me serrent un peu plus fort. Sa langue part à la rencontre de ma langue et entame une danse charnelle.

Ma tête se vide, mes membres tremblent de plaisir, ma respiration s'accélère.

Le baiser de John ensorcelle mes lèvres incandescentes. Je suis sa captive, clouée sur place, hypnotisée par son charme.

Chaque sensation est chaotique, incontrôlable, enflammée. Je m'envole sur un nuage voluptueux de bien-être qui tourbillonne dans les airs.

Plus rien n'existe autour de nous.

Soudain, un raclement de gorge nous interrompt.

C'est Anna.

Je redescends immédiatement sur terre.

- Je ne voudrais pas m'immiscer ni interrompre ce moment romantique, mais j'ai un peu de

mal à m'éclipser de la pièce ! dit-elle, en montrant ses jambes plâtrées et ses béquilles.

— Oui, pardon, Anna.

John se racle la gorge à son tour et sourit satisfait. Il passe sa langue sur ses lèvres humides. Nous nous installons sur deux chaises en face d'Anna et discutons quelques instants. Une infirmière entre et nous demande d'attendre dans le couloir. C'est l'heure des soins.

— Je vais partir, Anna, dis-je à mon amie. Je dois rentrer chez moi, à présent. Je connais quelqu'un qui ne va pas tarder à se réveiller.

— Fais attention à toi, Jane ! me répond-elle.

— Je te raccompagne, me dit John. Je vous souhaite une bonne fin de journée, Anna.

— Merci d'être passé me voir, Monsieur le Président. À bientôt ! nous dit Anna, en nous saluant de la main.

Dans le couloir de l'hôpital, John me regarde avec inquiétude :

— Tu n'aurais jamais dû venir jusqu'ici ! Si notre corbeau te surveille !

— J'ai fait attention en venant et personne ne m'a suivi !

— Tu es incorrigible ! Je te raccompagne chez toi.

— Et ma voiture ?

— Pour l'instant, elle reste où elle est. J'enverrai quelqu'un pour te la ramener.

— D'accord ! dis-je, docile.

Dans le parking sous terrain de l'hôpital, nous montons à l'arrière de la voiture de John.

Deux hommes sont à l'avant. Son chauffeur et son garde du corps.

John me serre dans ses bras. Les vitres teintées nous isolent des regards indiscrets des passants. Il remonte la vitre qui nous sépare du chauffeur et du garde du corps. Nous sommes dans notre bulle de plaisir loin du monde extérieur.

John actionne une télécommande et un morceau de musique classique tourbillonne dans l'habitacle. Je crois reconnaître la chevauchée des Walkyries. Je me sens immédiatement transporté par le bien-être. Seul au monde avec John.

— J'aime beaucoup cet air ! dis-je, à John en le regardant dans les yeux.

— C'est certainement parce que « la chevauchée des Walkyries » te ressemble. Enflammée et passionnée.

— Ah bon ! Tu me vois ainsi ?

— Pas seulement ! Ce n'est qu'un petit échantillon de ta troublante personnalité !

Je rougis.

Nous nous embrassons avec passion. Nos langues se mêlent et s'entremêlent. Mon cœur explose d'amour. Mon sang s'échauffe et propage dans tout mon corps cette petite étincelle qui m'enfièvre. Mon ventre frémit de désir.

Les mains puissantes de John enserrant ma nuque et caresse ma chevelure.

Le garde du corps frappe à la vitre et vient interrompre notre beau rêve éveillé.

— Monsieur Warghal, dit le body garde, lorsque John baisse la vitre. Je crois bien que nous sommes suivis.

— Avez-vous relevé le numéro d'immatriculation de cette voiture ?
— C'est une moto, Monsieur le Président. Il se tient à une longue distance, mais je suis à présent certain qu'il nous suit.
— Jane ! Je te ramène chez moi ! Il est hors de question que je te dépose à ton appartement. Notre corbeau verra forcément que nous nous sommes vus.
— Mais, il a peut-être déjà vu que nous étions ensemble, quand nous sommes montés dans ta voiture, dans le parking sous terrain de l'hôpital.
— Peut-être, mais si ce n'est pas le cas, c'est un risque que je ne veux pas courir. Je ne veux pas attiser sa haine.
— Excusez-moi, dit le garde du corps, mais j'ai fait une ronde dans le parking en vous attendant et je n'ai vu aucune moto. Je pense qu'il nous attendait à l'extérieur.

John s'adresse à son chauffeur.

— Très bien. Ramenez-nous à la maison !
— Très bien, Monsieur le Président !

Il me regarde dans les yeux et me dit :

— J'ai cédé aux chantages pour te protéger. Je n'aurais jamais dû rompre avec toi. Mais maintenant, on va changer de tactique. Je n'ai pas pour habitude de me laisser faire si facilement. Et nous allons mettre fin à ses menaces, ensemble. Es-tu d'accord ?
— Tu as raison ! C'est ensemble que nous lutterons contre ce maître chanteur.

Nous arrivons dans la cour de l'hôtel particulier de John, déterminés et plein d'espoir. Les grandes grilles se referment derrière nous.

*

— Installe-toi confortablement ! me dit John. Veux-tu boire ou manger quelques choses ?
— Non, merci. Je ne veux rien !

J'ai l'estomac noué. Je ne pourrais rien avaler, mais je n'en parle pas à John pour ne pas l'inquiéter.

Je m'assois sur le canapé blanc avec timidité.

Je retrouve l'ambiance feutrée et luxueuse de ma première visite, la semaine dernière.

L'immense cheminée, la collection d'œufs de Fabergé, les tableaux, le lustre en cristal, le buffet ancien... La décoration de cette pièce m'éblouit toujours autant.

Quand je repense à tout ce qui s'est passé depuis que je suis venu ici. L'accident d'Anna, mon agression, ma relation tumultueuse avec John, mes soupçons vis-à-vis de lui, les menaces de mort, mon garde du corps sous somnifère, et ma rencontre avec mon nouvel ami Tom.

Il a su me réconforter lorsque j'en avais le plus besoin. Je ne pourrais jamais assez le

remercier.

John me sourit et s'assied à côté de moi. J'admire sa prestance, son charme naturel, sa virilité. Si j'avais su lors de mon embauche que ma vie allait basculer à ce point. Si j'avais su que l'angoisse me dévorerait, que la peine me déstabiliserait, que les doutes me rongeraient, si j'avais su tout ça...

Mes yeux se noient dans son regard.

Si j'avais su tout ça... je serais tombée amoureuse de John quand même.

Je le regarde avec amour.

Il compose un numéro sur son smartphone et patiente quelques instants.

— Ton garde du corps dort encore. Il ne répond pas au téléphone.

John regarde sa montre.

— Stanislas termine son service dans une heure. Je vais lui demander s'il veut bien avoir la gentillesse d'aller réveiller ton garde du corps, avant de rentrer chez lui. Je lui prête le double de mes clefs de ton appartement. Il me les rendra demain.

— D'accord ! dis-je, d'une petite voix honteuse.

John me laisse seule dans le salon quelques minutes.

J'attends patiemment, mais très vite, je m'ennuie. Je me lève pour aller regarder la photo de la famille Warghal.

Je prends le temps de les observer.

John avait déjà beaucoup d'allure à 16 ans. Sa sœur m'a l'air espiègle avec ses cheveux blonds tressés et son sourire malicieux.

Monsieur Warghal père a, sans aucun doute, légué son charisme à son fils. Il a l'air d'un homme droit et sévère.

Quant à Madame Warghal... La première fois que j'ai vu cette photo, je l'imaginais fière de sa progéniture, attentionnée, gentille, protectrice. Elle a un visage d'ange, et pourtant !

Lorsque John s'est confié à moi, j'ai appris avec surprise que sa mère était dure, sévère, sans cœur avec lui, intraitable.

Je frémis.

« Pauvre John ! » dis-je, avec compassion, à voix basse.

Je repose le cadre et sursaute lorsque j'entends la voix de John derrière moi.

— Décidément, cette photo de famille t'attire. Vas-tu la contempler chaque fois que tu viens ici ?

Je me souviens qu'il m'avait déjà surprise, à regarder ce cliché, la semaine dernière.

— Tu es tellement adorable sur cette photo. J'aurais aimé te connaître à cet âge.

— Tu m'aurais détesté.

— Ah bon ! Pourquoi ?

— J'étais très prétentieux et arrogant.

— Tu n'as pas tellement changé ! C'est l'effet que tu m'as fait la première fois que je t'ai

rencontré.

John me regarde avec sévérité. Il n'a pas l'air d'apprécier la réflexion.

— Excuse-moi, John ! J'aurais mieux fait de me taire ! Je ne voulais pas...

John éclate de rire.

— Ma petite indomptable. Tu es la seule à me dire réellement ce que tu penses de moi. Tu es ma bouffée d'air pur dans mon monde d'hypocrite.

— Tu n'es pas vexé ?

— Vexé ! Bien sûr que si ! Mon égo vient d'en prendre un coup, mais je ne t'en tiendrais pas rigueur. Je suis tellement heureux de t'avoir rencontré.

— Ouf ! Je suis soulagée. Je pensais que tu m'en voudrais.

John fond sur moi, comme un aigle sur sa proie. Ses bras entourent mon corps avec force et virilité.

— Je ne pourrais jamais t'en vouloir tant que tu seras sincère avec moi. En revanche, je dois tout de même mettre les choses au point. Je suis le maître incontesté de ces lieux et je vais te le prouver, me dit-il, d'un air sévère.

— John, tu me fais peur !

— Ne t'inquiète pas, Jane ! Laisse-toi aller ! Tu n'as rien à craindre de moi ! me dit-il, pour me rassurer.

— Si tu le dis ! dis-je, d'une voix fluette. Je tremble comme une petite souris dans les griffes d'un chat, mais j'ai pourtant terriblement envie de me faire croquer.

— Tu te souviens le jour de notre rencontre. Je t'avais promis de te faire découvrir mon univers sombre et envoutant. Je t'avais promis l'extase absolue.

— Oui, je m'en souviens. Mais je croyais, ce jour-là, que tu me parlais de musique classique.

— Je te parlais, effectivement, de musique classique, mais je faisais allusion au sexe également. Pour moi, les deux sont liées. Quand j'écoute de la musique, la finesse des appoggiatures, la puissance des crescendos, l'ivresse de l'harmonie, provoque en moi un envoutement émotionnel si intense qu'il pourrait être comparé à un orgasme. Quand nous faisons l'amour, la finesse de nos caresses et de nos baisers, la puissance de ma domination virile sur ton corps frêle, l'ivresse de posséder ton être entièrement à ma merci m'envoute et me fait jouir.

— Ton univers a l'air si merveilleux !

— Tu en as déjà découvert un aperçu.

— Oui, et j'ai aimé que tu t'empares de moi comme tu l'as fait !

— Jane, j'ai envie de toi.

— Moi aussi, John.

Je n'ai plus peur. Je me noie dans ses paroles. Ma peau vibre d'envie.

— Viens avec moi.

John m'attrape par la main et m'emmène avec lui. Nous déambulons dans les couloirs en nous

embrassant comme deux adolescents.

Nous arrivons dans une chambre avec des miroirs partout. Il y en a même au plafond. Un lit immense trône au milieu de la pièce. La décoration a un esprit minimaliste presque dépouillée. Tout est blanc.

John appuie sur un interrupteur en entrant.

Des jeux de lumière discrets donnent une dimension différente à la pièce. Immédiatement, la douce mélodie du concerto pour piano n° 21 de Mozart résonne aux quatre coins des murs.

— Ouaahhh ! L'ambiance est à couper le souffle ! dis-je, émerveillée.

— J'ai imaginé ma chambre. Ma décoratrice d'intérieur en a fait une réalité.

— Ah oui ! La fameuse décoratrice de Milan ! La magnifique ! L'excellente ! Celle dont tu m'as vanté les mérites et la renommée mondiale, dis-je, avec une pointe de jalousie.

— Celle-là, même !

— J'avoue qu'elle a du talent !

— Heureux que tu le reconnaisse !

John ferme la porte à double tour, derrière lui.

— Tu ne peux plus t'enfuir à présent ! me dit-il, en me serrant très fort dans ses bras.

— Mais, je n'en avais pas l'intention.

John m'embrasse avec fougue.

— J'ai fait préparer deux coupes de champagne. Veux-tu en boire ?

— Avec plaisir.

John me tend une flute. Les bulles pétillent et dansent dans le breuvage couleur de miel. Nous trinquons.

— Dis-moi ! Il ne reste pas de somnifères dans tes poches ? S'il te venait à l'idée d'en glisser un dans mon verre de champagne, dit John, l'air taquin.

— Aucun risque. Si tu savais comme je m'en veux d'avoir drogué ce pauvre homme.

— Il ne faut pas ! Ce qui est fait ne peut être changé. Et puis, si tu ne l'avais pas endormi, nous ne serions pas tous les deux dans ma chambre, en ce moment.

— Tu as raison. Je n'avais pas vu ça sous cet angle. En tout cas, je n'ai pas de somnifères sur moi. C'est promis.

— Tu en es vraiment sur ! me dit-il, en faisant glisser lentement une main le long de mes reins.

— Tu peux me fouiller, si tu veux !

— Quelle excellente idée !

John avale d'une traite sa flute de champagne et repose le verre sur le plateau.

Ses deux mains glissent sur mes vêtements et fouillent mes poches.

Ce petit jeu à l'air de l'amuser.

— Je ne remarque rien de suspect, me dit-il, en souriant. Il va falloir que je procède à une fouille plus en détail. Déshabille-toi, me demande-t-il, d'une voix chaude.

John s'assied sur un fauteuil en rotin blanc, juste en face de moi.
Il est si viril, si charmeur, si séduisant.
Ses yeux noirs me dévorent.
Je me déshabille, lentement, timidement.
Son sourire traduit une envie incandescente.
Une vague de désir me submerge, des frissons de plaisir courent le long de ma colonne vertébrale.
Je suis en sous-vêtement.
John a l'air satisfait.
Je le regarde timidement.
La musique résonne dans la pièce et enivre mes sens de ses notes douces et sensuelles.

— Continue de te déshabiller, ma beauté ! me dit-il, de sa voix envoutante.

J'enlève délicatement mon soutien-gorge et ma petite culotte.

— Tu es exquise ! me dit John.

Ses yeux savourent chaque millimètre de mon corps.

— Merci, John !

— C'est nouveau, cette petite chaine de cheville ? Très élégant !

Je m'abstiens de lui expliquer que c'est un cadeau de mon ami Tom et je me promets de l'enlever dès que je rentre chez moi.

— Oui, c'est nouveau ! dis-je, en restant vague.

John est à bout de souffle. Ses yeux brûlent de désir. Pourtant, il se contrôle et reste immobile.

— Ouvre la boîte au pied du lit ! me dit-il.

Je me retourne et remarque une petite boîte à chaussure. Je l'ouvre et aperçois une paire d'escarpins à talons aiguilles et une paire de menottes.

— Enfile les chaussures ! m'ordonne John, d'une voix sensuelle.

— Oui, John !

Perchée sur mes hauts talons, John me caresse des yeux.

— J'ai bien fait de garder cette paire ici, le jour où je t'ai fait livrer ta nouvelle garde-robe. J'espérais intimement qu'elle servirait un jour. C'est chose faite !

— Tout ce que John Warghal veut, John Warghal l'obtient ! dis-je, d'une voix sensuelle.

John se lève et s'approche de moi.

— C'est exact ! Mais avec toi, c'est différent. Tu es si troublante, si envoutante, si merveilleuse !

Sa déclaration me chavire le cœur. Je me laisse aller à mes émotions débordantes d'amour.

— Je t'aime, John. Je suis...

John me sourit et me dépose un baiser dans le cou.
Un long frisson me parcourt le dos.

— Continue ! me dit John.

Ses lèvres parcourent mon menton, ma nuque, mon épaule...
La tête penchée en arrière, je reprends :

— Je suis folle d'amour pour toi. Je ne peux...

Je ferme les yeux et je gémis lorsque sa bouche entre en contact avec ma poitrine. Sa langue joueuse caresse mes tétons.

— Continue ! me dit John.

— Je ne peux pas vivre sans toi ! dis-je, en plein émoi. Tu es un peu comme...

Je pousse un long soupir de plaisir. Ma respiration s'accélère. L'intensité de mon désir est si puissante qu'il est presque incontrôlable.

John passe derrière moi et pose ses deux mains sur ma poitrine. Mes tétons roulent sous ses doigts coquins.

Ses baisers sur ma nuque deviennent plus puissants, plus animal. Ses dents me mordillent.

— Continue ! me dit John, inlassablement.

— Tu es un peu comme ma drogue. Je ne peux pas me passer de toi, dis-je, dans un murmure lascif. Je pense...

Sa main s'immisce entre mes cuisses.

Je gémis de plaisir.

Lentement, son bassin se plaque contre mes fesses. Il frotte lentement son érection. Je bascule mes hanches en arrière.

— Continue ! me dit John.

— Je pense à toi tout le temps. Tu hantes même mes rêves, dis-je, en haletant.

Le désir m'enflamme. J'ai envie de lui arracher ses vêtements pour sentir sa peau contre la mienne.

John attrape les menottes et les referme sur l'un de mes poignets.

Ses bras me serrent de plus belle. Ses doigts gauches pincent mon téton, ses doigts droits enfièvrèrent mon entrejambe. Ses dents me mordillent le cou.

Son sexe en érection effleure mon postérieur.

— Continue ! me dit-il.

Mon sang bouillonne. Mes soupirs sont longs et jouissifs. Un volcan de désir explose en moi.

— Je... je... je ne...

Je ne peux plus parler. Les seuls sons que j'arrive à prononcer sont des gémissements.

— C'est bien, ma chérie ! Tu es prête !

John me porte dans ses bras et m'allonge sur le lit.

Il m'attache fermement avec les menottes.

Je suis à sa merci.

John se tient au-dessus de moi. Il me domine.

Lentement, il se déshabille.

Son corps est si beau, si viril.

J'ai une folle envie de lui. J'aimerais tellement pouvoir le toucher.

Je regarde son sexe en érection avec envie.

— Petite coquine ! me dit-il, en remarquant où se portent mes yeux.

Il enroule sa chemise sur elle-même et attache le bandeau de fortune autour de mes yeux.

— John ! Je ne vois plus rien ! rouspété-je.

— C'est le but ! me dit John, très calmement.

— Mais je ne peux plus t'admirer !

— Je sais, et si tu continues de protester, tu ne pourras plus parler non plus. J'ai d'autres vêtements qui feront d'excellents bâillons.

— D'accord, je me tais ! dis-je, docile.

John écarte mes jambes.

— Tu es magnifique nue avec ses chaussures à talon. J'ai tellement envie de toi.

— Moi aussi, John ! dis-je, dans un long soupir.

— Mais, tu vas devoir patienter.

— Quoi ? John, je t'en supplie, je n'en peux plus.

— Moi non plus, ma chérie. Et pourtant, il va bien falloir que tu t'y fasses.

— Mais je dois patienter combien de temps ainsi ?

— Jusqu'à ce que je reçoive un SMS de Stanislas.

— Stanislas ? Mais pourquoi ?

— Je te rappelle que tu as drogué ton garde du corps. Stanislas est allé le réveiller avant de rentrer chez lui. Il doit m'envoyer un SMS pour me prévenir que tout va bien. Tu devras donc patienter jusque-là. C'est ta punition.

Je fais une moue de déception.

— Mais ne t'inquiète pas, je ne vais pas te laisser patienter sans rien faire.

Je sens une douce caresse remonter le long de mon ventre.

- Qu'est-ce que c'est ? C'est si doux !
- Une plume ! Tu aimes ?
- Oui, c'est très agréable !
- Tant mieux parce que cela peut devenir très vite un véritable supplice !
- Ah bon ? Je ne vois pas comment !

John ne répond rien, mais je sens la plume glisser sur mon corps.

Elle fait plusieurs fois le tour de mes seins et me chatouille, puis descend le long de mon ventre pour me caresser les cuisses et mon entrejambe.

Je commence à comprendre pourquoi John m'a parlé de supplice. Les caresses de la plume me donnent une folle envie de me gratter, mais avec les mains attachées, c'est impossible ! Mon corps se tortille et John insiste sur les points sensibles.

Je me cambre, je me crispe, je tente de soulager ces chatouilles, à la fois agréables et agaçantes.

- Alors, tu comprends mieux maintenant la définition du mot supplice !
- Oui, je commence à cerner !

La main coquine de John s'invite entre mes cuisses et enflamme mes sens.

- Et maintenant, comment trouves-tu les caresses de la plume ?
- Merveilleuses ! dis-je, dans un soupir de plaisir.

La plume effleure ma peau et me fait vibrer, la main de John entre mes cuisses m'ensorcelle. Le plaisir monte en moi, lentement, inexorablement, lorsque d'un coup, tout s'arrête.

- Mais !
- Chut ! me dit John, en me coupant la parole. Je n'ai toujours pas reçu de SMS. Tu dois patienter.

Ses doigts remplacent la plume. Ils glissent lentement et me frôlent aux mêmes endroits. Mon corps tout entier me gratte.

Les ongles de John viennent doucement soulager mes démangeaisons, puis la pression devient plus intense.

J'ai l'impression que les ongles se transforment en griffes acérées.

- Aïe, dis-je, lorsque je sens ma peau se fendre.

Sa main coquine se replace aussitôt entre mes cuisses. Mon sang s'échauffe. Mon corps bouillonne.

Les griffes cruelles reprennent leur ouvrage, mordantes, acérées, implacables. Je suis tiraillée entre la douleur et le plaisir.

- John, j'ai envie de toi ! Je t'en supplie ! Viens en moi !
- Non ! Tu dois subir ta punition jusqu'au bout.
- Pitié !
- Chut, ma chérie ! Moi aussi, j'ai envie de te dévorer ! Mais, patience ! La jouissance n'en

sera que meilleure !

Ses dents viennent à la rencontre de mes tétons pour les mordiller.
Je sens qu'il pose son sexe dans ma main. Il a une érection à couper le souffle.
Ma respiration est saccadée, irrégulière. Mon corps s'affole. Mes sens vibrent.
J'ai envie de sentir le sexe de John en moi. Je veux qu'il me possède, qu'il me pénètre, qu'il me grise.
Je veux jouir !
Soudain, le téléphone sonne.

— Enfin ! dis-je. Je n'en peux plus !

John se tait durant de longues secondes, insupportables.
J'imagine qu'il lit le SMS.

— Tout va bien ! me dit-il. Ta punition est terminée.

Une joie immense m'envahit.
John se place entre mes cuisses et me pénètre avec fougue.

— J'avais tellement envie de toi ! me dit-il.

Un plaisir fulgurant s'empare de moi.
J'accueille enfin John au plus profond de mon être.
Aussitôt, un séisme de désir sensuel m'ébranle.
J'entoure le corps de John avec mes jambes et le pousse au fond de moi.
J'en veux plus ! J'ai envie qu'il me défonce.
Ses coups de reins violents viennent combler immédiatement mes désirs vicieux.
Je bascule dans un monde de plaisir bouleversant.
Les griffes de John se plantent dans mon dos.
Je suis tout à lui, entièrement à sa merci, prise au piège de son bon vouloir.
Il me pilonne.
Je hurle de plaisir.
John émet un grognement plaintif en criant mon nom.

— Jane ! dit-il, en se répandant en moi.

*

Je suis détachée et comblée. John m'embrasse tendrement.
Mes doigts parcourent son torse nu.
Les points de suture sur son bras me tournent les sangs.

Une multitude de petites douleurs vives, dues aux griffures, me taraudent. Mais, je ne me plains pas.

Sans prévenir, John se lève. Son visage est anxieux.

— Il faut que je passe un coup de téléphone à mon détective privé. Cette moto ! Ça me tourmente ! J'ai eu une relation, il y a quelques années avec une femme collectionneuse de motos.

Je fais des yeux tout ronds.

— Collectionneuse de motos ! dis-je, éberluée.

Je me sens tellement différente de toutes les femmes fortunées que John a dû fréquenter avant moi. J'ai l'impression d'être si insignifiante.

Je reprends :

— Moi, je collectionne les timbres ! dis-je, pour tenter de me donner un peu de prestance.

Mais, je me rends compte immédiatement que c'est peine perdue. J'ai même l'impression d'être plutôt idiote avec ma petite collection de timbres sans intérêt.

Pourtant, contre toute attente, John semble être intéressé.

— Ah bon ! Tu collectionnes les timbres ?

— Oui, j'ai hérité de la collection de timbres de mon père. Petite, je m'asseyais pendant des heures devant ses petits bouts de papier crantés. Je regardais chaque image et je m'inventais une histoire. Un papillon me faisait voler dans les airs, un château me transportait dans un monde de princesse, il y avait même quelques timbres étrangers, alors je voyageais à partir de mon salon. Aujourd'hui, je m'occupe d'agrandir la collection en achetant de nouveaux timbres quand mes finances me le permettent.

— Tu es fascinante !

— Fascinante ! dis-je, surprise. Parce que je collectionne des timbres ?

John éclate de rire.

— Non ! Tu es fascinante parce que tu es vraie ! Tu me charmes avec ton naturel, tu es troublante de sincérité, tu transmets tes passions d'une manière captivante, tu me désarçonne avec ta spontanéité, tout ça, dans une simplicité déconcertante.

Je regarde John avec timidité.

— Et c'est plutôt bien, du coup !

— Oui, c'est plutôt bien ! me dit John, dans un nouvel éclat de rire.

Il me serre dans ses bras.

— Tu m'as tellement manqué ces derniers jours, me dit-il.

— Toi aussi, John ! Mais, dis-moi, cette femme, ton ex, pourquoi la soupçonnes-tu ?

— C'est une accumulation de chose ! Tout d'abord, notre relation s'est très mal terminée. Babeth, mon ex, m'a fait des menaces lorsque je l'ai quitté. Il faut dire que je n'ai pas été très correct. Je l'ai trompé avec sa sœur.

— En effet !

— Elle me harcelait au téléphone, m'envoyait des lettres d'insultes, et avait juré de salir ma réputation. Fort heureusement, elle s'est lassée et tout est rentré dans l'ordre au bout d'un mois. Elle est partie à l'étranger et je ne l'ai plus jamais revue.

— Et sa sœur !

— Nous nous sommes vus, en secret, quelque temps. C'était une belle blonde plantureuse, et nymphomane. Je ne pouvais pas résister à ses charmes.

— Et tu ne la vois plus ? demandé-je, jalouse.

— Bien sûr que non !

— Pourquoi soupçonnes-tu ton ex, si elle est à l'étranger ?

— Parce qu'elle est revenue, il y a environ six mois.

— Comment le sais-tu ? C'est sa sœur qui te l'a dit ?

— Non, puisque je ne vois plus sa sœur depuis très longtemps. Je croise, parfois, Babeth à l'opéra. Nous partageons la même passion.

— Elle n'a pas été agressive ?

— Non, elle a fait semblant de ne pas me connaître.

— Et si ce n'était pas elle ?

— Je ne l'accuse pas. J'ai juste des soupçons. Je sais simplement qu'elle en est capable. Je vais la faire suivre quelque temps pour en avoir le cœur net.

— Très bien.

J'avoue que la perspective d'arrêter le corbeau me remplit de joie.

— Il faut que je trouve une photo d'elle, pour la remettre à mon détective privé, me dit John, en sortant un album photo bien garni, de son tiroir.

Je ne peux m'empêcher de lui demander :

— Ce sont toutes des photos de tes ex dans cet album !

— Ma petite jalouse ! me dit-il, en me caressant la joue. Non ! Ce sont des photos de famille, mais je sais que j'ai une photo d'elle, car elle m'avait accompagné à un gala de charité.

John tourne les pages rapidement.

La jalousie me dévore, mais je préfère qu'il déterre une vieille photo, habillée, d'un gala de charité, plutôt qu'un cliché, pris dans son bureau, nu et en mauvaise posture.

— Ah ! Voilà la photo ! dit-il, victorieux.

— Fais voir ! demandé-je.

La jalousie et ma curiosité mal placée me poussent à vouloir absolument voir le visage de cette fille.

— Mais, attends ! J'ai déjà vu cette grande brune aux yeux bleus ! m'écrié-je.

— Comment ça ?

— À l'opéra ! Je l'ai déjà vu à l'opéra ! Lorsque je revenais des toilettes !
— Ah bon !
— Oui, je m'en souviens très bien. Te souviens-tu de la tache de cyprine sur ma robe ?
— Oh que oui ! Je m'en rappelle ! me dit-il, l'œil coquin.
— Je longeais le couloir en revenant des toilettes, et j'ai croisé cette femme avec une de ses amies. Elles ont cru que j'étais une junkie !
— Un junkie ! Quelle idée ! Tu étais splendide, ce jour-là !
— Ma démarche était titubante à cause de mes talons hauts. Elles ont cru que je m'étais uriné dessus, à cause de la tache de cyprine sur ma robe. Je les ai entendu se moquer de moi ! J'ai préféré filer le plus vite possible.
— Je comprends tout à présent. Babeth nous a vus à l'opéra et a décidé de nous pourrir la vie pour se venger. J'appelle immédiatement mon détective privé pour prendre rendez-vous avec lui, demain matin.

*

Confortablement installées dans le lit de John, nous nous réveillons en douceur, enlacée. J'ai une petite faim et mon ventre se met à gargouiller.
John se met à rire.

— Décidément, ton ventre n'a pas perdu cette habitude, depuis le jour où je t'ai rencontré.
— C'est vrai, dis-je, en riant. C'est que j'ai une petite faim.

John nous fait monter un petit déjeuner gargantuesque sur des plateaux en argent.

— Je n'avais pas pris mon petit déjeuner au lit depuis une éternité ! dis-je.
— Moi, c'est la première fois ! Décidément, tu me fais perdre tous mes repères !

Je caresse la joue de John et je lui dis avec un petit air satisfait :

— J'en suis ravie !

Il attrape mon poignet avec force et s'allonge sur moi renversant au passage le premier plateau de viennoiserie.
Son corps est brulant.

— Tu me rends dingue ! me dit-il.
— Tu veux dire que j'ai une mauvaise influence sur toi ? lui demandé-je, taquine.
— Non, enfin plutôt oui ! me dit-il avec sensualité. Tout le monde m'obéit et je dirige mon petit monde avec une poigne de fer comme je l'ai toujours fait. Toi, tu es un électron libre. Je t'attrape pour mieux t'apprivoiser et dès que je te relâche, tu tourbillonnes autour de moi, libre, sereine, comme pour mieux me narguer. C'est ce qui me plaît chez toi ! Tu n'es pas comme tout le monde.
— Pour moi non plus, tu n'es pas comme tout le monde. Tu as du charisme, du pouvoir, tu es

intelligent, beau. Là d'où je viens, ce genre de personnage n'existe que dans les films.

— Comme Pretty Woman !

— Exactement ! Mais, ce qui me plaît chez toi, c'est la façon que tu as de me regarder, avec une certaine sévérité naturelle dans le regard, mais surtout avec ce côté amusé et admiratif. J'ai eu beau chercher, tu ne regardes personne d'autre comme moi.

— C'est normal, c'est parce que tu es unique.

Il m'embrasse dans le cou et se relève, puis reprend :

— Et c'est tant mieux ! dit-il en se moquant. Une fille comme toi, c'est le bonheur. Deux filles comme toi, c'est un désastre.

John rit.

Je me relève en souriant. Je ramasse les viennoiseries et sers le café.

— Pourquoi un désastre ?

— Parce que je n'ai pas prévu l'embauche de personnel de sécurité supplémentaire ! Tu imagines le nombre de gardes du corps endormis sur ton canapé avec deux filles comme toi... il va falloir que j'augmente mon budget de garde rapproché.

Je souris, mais j'ai très honte de moi pour ce que j'ai fait à ce malheureux garçon. Je tente de changer de sujet.

— Ta blessure au bras va mieux ?

— Oui, cela cicatrise rapidement à présent.

— Un accident est si vite arrivé !

— Écoute ! Il faut que je te parle. À présent que tu sais tout, je te dois la vérité.

— La vérité ?

— Oui, je t'ai menti à propos de cette blessure au bras. Ce n'est pas un stupide accident de cheval.

— Oh mon dieu ! Que t'est-il arrivé ?

— J'ai été agressé.

— Agressé ? Toi aussi ?

— Oui. J'ai reçu un coup de couteau au bras par un inconnu en cagoule, caché dans le garage sous terrain de l'immeuble Warghal.

— Tu as vu ton agresseur ?

— Non, il faisait sombre, et les caméras de surveillance du parking sous terrain ont été coupées, volontairement. Quelques heures plus tard, lorsque j'étais chez toi, j'ai reçu ma première menace de mort par coursier. C'est Stanislas qui m'a prévenu par téléphone. Il a pour habitude d'ouvrir tout mon courrier.

— C'est pour cela que lorsque j'ai cru que tu avais été blessé par balle, tu pensais que Stanislas m'avait dit quelque chose qu'il n'aurait pas dû ?

— Oui c'est cela ! J'ai cru qu'il t'avait parlé de mon agression et que tu en avais déduit qu'on m'avait tiré dessus. C'est à ce moment-là que j'ai compris que pour te protéger, il fallait que je m'éloigne de toi. Moins tu en savais, mieux c'était ! Et la seule solution était la rupture.

— Je comprends. J'ai souffert le martyr quand tu es parti, mais je te remercie d'avoir voulu me protéger et de me dire, à présent, la vérité. Mais pourquoi n'as-tu pas voulu te faire soigner

à l'hôpital ? Et pourquoi n'as-tu pas porté plainte ?

— Dans ma position, c'est très mauvais pour les affaires et ma réputation. Je ne dois pas paraître vulnérable, ni aux yeux de mes actionnaires, ni aux yeux de mes employés, ni aux yeux de mes ennemis. Imagine que ces derniers apprennent que l'on peut avoir ma peau aussi facilement. Dans une semaine, tu déposes des fleurs sur ma tombe.

— Sais-tu si c'est un homme ou une femme qui t'a agressé ?

— Je pense que c'est un homme !

— Cela ne confirme donc pas l'hypothèse de la culpabilité de ton ex.

— Au contraire, dans le milieu dans lequel je vis, nous engageons des personnes pour faire le sale boulot. Babeth en est tout à fait capable. Mais, ne t'inquiète pas ! Ce n'est qu'une question de temps pour que mon détective la confonde. J'ai rendez-vous dans une heure avec lui, mais il est déjà sur l'affaire. Je lui ai donné tous les éléments nécessaires au téléphone hier soir. Il ne lui manque que la photo de Babeth.

— Ça me rassure !

Je marque une pause puis je reprends :

— Puisqu'on en est aux confidences, une question me turlupine depuis que mon propriétaire a fait changer les robinets chez moi. J'ai eu l'impression qu'il avait peur de toi et je me suis fait tout un tas de scénarios à ton sujet.

— Ah bon !

— Oui, j'ai trouvé cela très mystérieux. J'ai cru que tu étais une sorte de patron de la mafia qui avait sous sa coupe tout un tas de notables en ville.

John éclate de rire.

— Un patron de la mafia ! Ou vas-tu chercher tout ça ?

— Je ne sais pas ! Une idée saugrenue.

Je me garde bien de lui avouer toute la vérité. Je ne tiens pas à le vexer.

— Puisque tu veux tout savoir, ton propriétaire est un sale type.

— Ça, je le savais déjà.

— Je préside anonymement une association qui réhabilite les vieux immeubles de la ville dans les quartiers défavorisés pour redonner un peu d'espoir aux gens qui vivent dedans.

Chaque année, nous rachetons un immeuble entier, nous entamons des travaux de rénovation pour remettre l'immeuble à neuf selon les normes en vigueur et nous relogeons les habitants sans augmentation de loyer.

— C'est tout à fait louable. Je ne savais pas que tu œuvrais dans l'humanitaire.

— Dans l'ombre, et je tiens à ce que cela le reste.

— Pas de soucis, ton secret sera bien gardé.

— L'an dernier, nous étions intéressés par l'achat d'un immeuble appartenant à ton propriétaire. Mais, il faisait trainer les tractations. J'avais de nombreux soupçons à son sujet et j'ai engagé un détective privé pour qu'il découvre ce que ce sale type mijotait.

— A-t-il découvert quelque chose ?

— Oh que oui ! Et pas des moindres. Ton propriétaire avait l'intention de mettre le feu à l'immeuble et de toucher les indemnités de l'assurance. Il avait calculé que le remboursement de l'assurance serait plus élevé que de vendre cet immeuble en piteux état.

— Mais comment ton détective a-t-il découvert le pot au rose ?

— Il est remonté jusqu'au tueur à gages que ton proprio avait engagé pour mettre le feu.

— Un tueur à gages ! Décidément, ce bonhomme me fait froid dans le dos. Pourquoi un tueur à gages ! Il ne pouvait pas embaucher une petite frappe du quartier ?

— Il n'a trouvé personne qui voulait mettre le feu à un immeuble occupé par tous ses habitants. En effet, pour que cela paraisse plus vrai au niveau de l'assurance, ton proprio voulait ne pas évacuer les gens.

— Mais c'est un meurtrier !

— Exactement, pour toucher ses indemnités, il était prêt à tuer. Vu que mon détective n'est pas passé par des voies très légales pour découvrir la magouille, je suis allé voir ton propriétaire et je lui ai fait du chantage. Soit il me vendait son immeuble pour une bouchée de pain, soit je donnais les preuves à la police.

Ton proprio a pris peur et la vente s'est faite dans la semaine suivante.

— D'accord, je comprends à présent pourquoi il a réagi ainsi en te voyant.

— Voilà toute l'histoire !

— Je savais que ce bonhomme était une saloperie, mais à ce point !

— Certaines personnes peuvent aller très loin ! Regarde ce que nous vivons en ce moment ! Je savais que Babeth était capable de beaucoup de choses, mais je n'aurai jamais pensé qu'elle puisse aller jusqu'à me faire agresser.

— Oui, c'est fou !

John avale la dernière goutte de son café et se lève.

— Je vais me préparer pour aller à mon rendez-vous. Reste ici ! Tu es en sécurité ! Je t'appelle en arrivant au bureau.

— D'accord !

— Évite de t'approcher de mon armoire à pharmacie. À mon retour, je veux que mes employés soient tous éveillés.

Je rougis.

— C'est promis ! dis-je, honteuse. Je me tiendrai tranquille.

John m'embrasse et sort de la chambre.
Il me manque déjà !

*

Le soleil est radieux.

Je m'ennuie profondément sans John. Après avoir pris ma douche, je décide d'aller faire un tour dans le parc autour de la maison.

Les oiseaux chantent leurs sérénades, le vent souffle dans les branches et le froissement des feuilles enchante mes oreilles.

La tranquillité et le calme des lieux m'apaisent. J'ai la sensation que plus rien n'a vraiment d'importance. Seule la présence de John me manque.

Je nous imagine tous les deux, main dans la main, marchant côte à côte, heureux et serein.

Au loin, j'entends un bruit d'eau. Je m'approche curieuse.

Je suis émerveillée devant la beauté du petit étang qui se trouve en face de moi. Des poissons rouges nagent paisiblement, une petite cascade coule inlassablement, un pont en bois enjambe l'eau et rejoint les deux rives.

Je suis admirative devant tant de beauté lorsqu'un bruit derrière moi me fait sursauter. Une branche qui craque. Quelqu'un s'approche.

Mon cœur palpite d'inquiétude. Derrière un buisson, j'aperçois une silhouette.

Je panique et reste tétanisée quelques secondes, puis n'écoutant que mon courage, j'ose dire :

— Qui êtes-vous ? Sortez de votre cachette ?

Je me prépare déjà à hurler et je ramasse une grosse branche au sol pour me défendre, puis sans attendre de réponse, je décide d'en découdre avec cet individu.

Il paraît que la meilleure défense, c'est l'attaque !

Je m'approche déterminée vers le buisson. Je serre très fort la grosse branche entre mes doigts, prête à l'abattre sur la tête de cette personne avant qu'elle ne m'agresse.

L'homme, caché derrière le buisson, surgit d'un bond.

J'ai un mouvement de recul.

Je reste planté là, immobile, les deux bras en l'air brandissant mon bâton au-dessus de moi.

La surprise me tétanise, et l'embarras me gagne.

— Attendez, Mademoiselle ! C'est moi ! Jules ! Votre garde du corps !

— Que faites-vous caché ici ?

— Mon travail, Mademoiselle. Je vous surveille en toute discrétion. J'ai pour ordre de ne pas vous gêner dans vos déplacements, mais de vous protéger.

Je me sens terriblement confuse.

Je baisse les bras, sans rien dire.

— Est-ce que je peux vous poser une question indiscrete, Mademoiselle ?

— Oui, bien sûr !

— Est-ce que je me trompe si je pense que vous m'en voulez personnellement ? Hier, les somnifères, aujourd'hui, les coups de bâtons !

— Non, Jules ! Je ne vous veux pas de mal ! Je suis vraiment désolée. Je n'aurai jamais dû...

— Ce sont les aléas du métier !

— Merci d'être aussi compréhensif ! Pour me faire pardonner, je vous invite à déjeuner !

— Certainement pas ! me dit-il. Je me suis juré de ne plus rien avaler en votre présence.

— Je comprends !

Je vois qu'il m'en veut énormément. Son égo de gros dur à cuire a dû en prendre un coup face à une jeune fille frêle comme moi.

— Et maintenant, je sais que je dois également porter un casque ! Rajoute-t-il.

Du reste, je me demande qui est le plus dangereux ! Votre maître chanteur ou vous-même ? J'ai très honte de moi. Jules s'éloigne à bonne distance sans un mot supplémentaire. Je m'approche du pont en bois et m'assois à même le sol. Je fais abstraction de ce qui vient de se passer. J'admire le paysage et m'enivre de la nature apaisante autour de moi. Mon téléphone portable vient briser ce moment de sérénité. C'est John ! me dis-je, avec enthousiasme.

— Allo ?
— Allo, Jane ! me dit-il, d'une voix exaltée.
— Oui ! dis-je, le cœur battant.
— Bonne nouvelle ! Tout est arrangé ! Nous n'avons plus rien à craindre de notre corbeau.
— Je n'arrive pas à y croire. C'est merveilleux ! Que s'est-il passé ?
— Mon détective privé m'a suggéré de rendre une petite visite à Babeth.
— Et ? dis-je, impatiente.
— Babeth a tout d'abord nié. Je pense qu'elle avait peur de ma réaction. Elle m'a dit qu'elle n'était pas au courant de notre relation et qu'elle ne savait pas qui tu étais. Au bout d'une bonne heure de discussion, elle s'est finalement rétractée et nous a avoué avoir tout manigancé. J'ai eu beaucoup de mal à la faire parler, mais elle m'a promis de cesser toute menace.
— C'est vrai ?
— Oui, ne t'inquiète pas. Tout est fini d'autant plus, qu'elle doit partir précipitamment à l'étranger pour ses affaires. Elle m'a assuré qu'elle n'avait plus l'intention de nous importuner, car elle a eu sa vengeance.

Je pousse un grand soupir de soulagement.

— Je suis tellement heureuse. Nous allons enfin pouvoir reprendre une vie normale !
— En effet ! Mais, tu sais, Jane. La vie avec moi n'a rien de normal ! me dit-il, d'une voix chaude.
— J'ai pu m'en rendre compte. C'est ce qui fait partie de ton charme, John ! Je suis tellement impatiente de te voir.
— Moi aussi, Jane ! Mais il va falloir attendre ce soir ! Je suis en rendez-vous extérieur toute la journée. Je suis d'ailleurs déjà en retard.
— La journée va être longue sans toi ! Puis-je revenir au bureau ? J'aimerais enfin pouvoir prendre mes marques avant notre départ au Japon.
— Oui, tu as raison ! Retourne chez toi pour te préparer tranquillement et viens en début d'après-midi. Mais attention, au bureau, appelle-moi Monsieur le Président. Je tiens à ce que notre relation reste discrète, pour le moment. Anna est au courant et c'est déjà trop.
— Très bien, John. Je comprends ! Mais ne t'inquiète pas pour Anna, elle restera muette comme une tombe.
— C'est pour notre tranquillité à tous les deux. Je ne veux pas revivre l'angoisse que j'ai ressentie pour toi lorsque Babeth nous a envoyé des menaces de mort !
— Pourquoi, tu as beaucoup d'ex-psychopathes comme Babeth ?

John rit.

- Non, je n'espère pas.
- Ne t'inquiète pas ! Je garderai notre relation secrète.
- Très bien ! C'est mieux pour le moment !

John se racle la gorge et reprend :

- J'ai fait ramener ta voiture du parking de l'hôpital, elle est garée en bas de chez toi. Tu pourras venir travailler avec. Officiellement, tu as été en congé maladie suite à ton agression.
- Très bien ! C'est compris !
- Ton garde du corps va te raccompagner. Es-tu contente ?
- C'est surtout mon garde du corps qui va être content !
- Pourquoi me dis-tu cela, Jane ?

Merde, j'ai parlé trop vite ! me dis-je.
J'adopte un air innocent.

- Pour rien !
- Jane ! Qu'as-tu encore fait ?
- J'ai... J'ai failli l'assommer à l'instant ! dis-je, en grimaçant de honte.
- Quoi ! Tu es incroyable ! me dit-il, choqué. Mais pourquoi ?
- Je me promenais tranquillement dans ton parc. J'avais besoin de prendre un peu l'air. Le garde du corps était caché derrière un buisson. Lorsque je l'ai aperçu, j'ai eu peur. J'ai cru que j'allais me faire agresser, une nouvelle fois. J'ai attrapé un gros bâton au sol et je lui ai foncé dessus. Le coup n'est pas parti, car je l'ai reconnu au dernier moment. Sincèrement, avait-il besoin de se cacher ainsi ? dis-je, agacée.

John éclate de rire.

- C'est normal ! Je lui ai demandé de te surveiller en toute discrétion.
- Je sais ! Il me l'a expliqué ! Il m'a également dit que j'étais plus dangereuse que le maitre chanteur.
- Sur ce point, je ne peux pas lui donner tort. Je n'ai pas besoin de te demander si tu préfères que ton garde du corps te protège encore quelques jours. Je crois connaître la réponse.
- Tu as tout compris, John ! Je préfère me sentir libre ! Maintenant que le danger est écarté, je n'ai plus besoin de ses services. Je ne pourrais pas supporter la présence d'un garde du corps en permanence, comme toi. Je n'y suis pas habitué.
- Très bien ! Je comprends ! Et puis c'est préférable pour ton garde du corps. À force, tu risquerais de le tuer ! me dit John, d'un air moqueur.

Je suis morte de honte.

John reprend :

- Nous nous verrons ce soir. Je viendrais chez toi à 20 heures 30. Attends-moi nue, en talon, m'ordonne-t-il.

Une bouffée de chaleur m'envahit.

— Très bien, John. Je suis impatiente. À ce soir.

— A ce soir, ma chérie.

*

Je referme derrière moi la porte de mon appartement.

Que c'est bon de revenir ici le cœur léger ! Maintenant que le danger est écarté, je vais pouvoir vivre intensément ma relation avec John, même si je sais qu'elle doit rester encore secrète.

Je me prépare tranquillement et décide de téléphoner à Anna.

— Allo, Anna ! C'est Jane ! Comment vas-tu ?

— Bonjour Jane. Je vais de mieux en mieux. Alors, dis-moi ! Que t'a dit John à propos des somnifères que tu as fait avaler à ton garde du corps ?

Je ne me vois pas lui expliquer qu'il m'a puni sexuellement alors j'invente à la hâte une explication.

— Il n'était pas très content, mais il m'a vite pardonné. J'ai à ce propos une grande nouvelle à t'annoncer.

— Ah bon ! Que se passe-t-il ?

— John a découvert qui était le corbeau !

— Magnifique ! Qui est-ce ?

— Une ex à lui, une certaine Babeth. Elle a promis de ne plus nous menacer. Tout est rentré dans l'ordre.

— C'est parfait ! Je suis bien contente pour toi. Enfin une bonne nouvelle ! me dit-elle, tristement.

— Que se passe-t-il ? On dirait que tu as des ennuis !

— Non ! Je n'ai pas le moral, c'est tout ! La mémoire ne me revient pas et le mystère autour de cet article de journal me hante.

— Écoute Anna ! Tu dois rester positive. La mémoire va te revenir. Ce n'est qu'une question de temps. Quant à l'article de journal, nous résoudrons ensemble cette énigme. Je ferai des recherches aux archives dès mon retour du Japon.

— D'accord ! Mais fais tout de même attention à toi ! Je ne sais pas ce que c'est, mais il y a quelque chose qui me turlupine dans toute cette histoire. Si je pouvais enfin m'en souvenir !

— Ne t'en fais pas pour moi.

— Je dois te laisser, une infirmière vient d'entrer ! Bonne journée, Jane.

— Bonne journée, Anna.

Je me fais beaucoup de soucis pour mon amie. Je me promets de retourner la voir avant mon départ au Japon pour lui remonter le moral.

Mais en attendant, je dois préparer mes bagages, enfiler un tailleur pour aller travailler...

La sonnette de ma porte retentit et me coupe dans ma réflexion.

Je regarde par le judas, c'est Tom.

J'ouvre la porte souriante, heureuse de le voir.

— Salut Tom !

— Salut Jane ! Je passais faire une livraison dans le coin, et j'ai pris cinq minutes pour venir te voir. J'espère que ta cheville va mieux.

— Oui, elle va bien depuis ce matin. Dis-je, en mentant délibérément. Entre !

En début de semaine, Tom m'a téléphoné. Il voulait m'inviter au restaurant. Je ne pouvais pas sortir à cause des menaces de mort que je venais de recevoir. Ce n'était pas prudent ! J'avoue qu'à ce moment-là, je n'avais pas encore pensé à endormir artificiellement mon garde du corps. J'ai donc délibérément menti à Tom en lui expliquant que j'avais toujours mal à ma cheville, et que mon arrêt de travail était prolongé.

J'ai un peu honte d'avoir menti à mon ami, mais, pour le protéger, je ne voulais pas le mêler à cette dangereuse histoire.

Nous nous installons autour de la table de la cuisine.

— Veux-tu boire un café ?

— Non, merci, je ne vais pas rester. Je n'ai pas bien le temps. J'ai encore quelques livraisons à faire avant-midi.

— Très bien ! Je suis heureuse que tu sois passé me voir à l'improviste !

— Ça me fait plaisir de te voir et surtout de constater que ta cheville est guérie. J'avais pourtant eu l'impression, dimanche, quand je t'ai amené les croissants, que tu allais mieux !

— Oui, mais j'ai fait l'idiot. Lorsque tu es parti dimanche, j'ai voulu grimper sur une chaise pour enlever une toile d'araignée au plafond, et je me suis fait mal à nouveau lorsque j'ai posé le pied par terre.

Mon explication improvisée est totalement biscornue, mais Tom a l'air de me croire.

— On ne s'invente pas acrobate ! me dit-il, en me taquinant.

Nous rions.

— Un magicien et une acrobate, ça aurait pu faire un bon début pour monter un cirque ! dis-je, pour plaisanter.

— Oui, et ton garde du corps aurait pu faire un numéro de gorille ! me dit, Tom en riant.

Je me force à sourire, mais après tout ce que j'ai fait subir à ce pauvre homme, je n'ai pas vraiment envie de me moquer de lui.

— À ce propos, où se cache-t-il ?

— Je suis heureuse de t'apprendre que tu ne le reverras plus !

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Je me suis fait agresser depuis plus d'une semaine. J'ai estimé que le danger était passé. J'ai demandé à mon patron s'il était possible de relever la garde et il a accepté.

Là encore, je ne dis pas toute la vérité à Tom et me contente d'en dire un minimum. Je ne suis pas fier de mentir à mon ami, mais il le faut. Pour le bien de mon couple ! Je ne veux pas que John soit furieux contre moi parce que j'ai eu la langue un peu trop pendue.

- Si tu te sens rassurée, à présent ! C'est parfait !
- Oui, tout va bien ! Je ne fais plus de cauchemars.
- Mais j'y pense, tu vas pouvoir mettre ta chaine de cheville, comme tu me l'as promis.
- Mais je la porte déjà, dis-je, en regardant ma cheville.

Soudain, un coup au cœur me tétanise.

- Merde ! Je l'ai perdu ! dis-je, désolée.
- Ce n'est pas grave ! Elle ne doit pas être bien loin ! Nous allons la chercher dans ton appartement.

Tom se met immédiatement à sa recherche en scrutant le sol. Je cherche avec lui, mais nous ne trouvons rien.

J'invente encore une fausse excuse pour me justifier.

- Je suis sortie ce matin faire quelques courses. C'est à ce moment-là que j'ai dû la perdre. Je demanderai aux commerçants s'ils n'ont rien trouvé !
- Je doute que tu la retrouves ! me dit Tom. Si quelqu'un a mis la main dessus, il l'a certainement gardée.
- Je sais, mais ça vaut la peine d'essayer, tout de même !

Décidément, il faudra que je revoie ma définition d'amitié, car je pensais que le mensonge ne devait normalement pas en faire partie !

J'ai de la peine, mais je n'ai pas le choix.

- Ce n'est pas grave ! me dit Tom compatissant, en voyant ma mine triste. Nous irons ensemble au bijoutier pour t'en acheter une autre.
- C'est trop gentil, Tom ! Je ne peux pas accepter !
- Si j'insiste ! Je viendrai te chercher un soir de la semaine prochaine !
- Je serai au Japon, la semaine prochaine. Je pars lundi matin.
- Ah oui, c'est vrai, je ne m'en souvenais plus !
- Je t'en ai déjà parlé ? demandé-je, surprise.
- Oui, samedi, quand nous nous sommes empiffrés de gâteau au chocolat.
- Alors, on attendra ton retour dans ce cas.
- Je dois d'ailleurs préparer mes valises avant d'aller travailler cet après-midi.
- Tu retournes travailler ?
- Oui, j'ai téléphoné au bureau ce matin, pour dire que ma cheville allait mieux, et monsieur Warghal m'a demandé de revenir cet après-midi.
- Dans ce cas, je vais te laisser. Mais, dis-moi, j'ai une idée. Mon invitation au restaurant tient toujours. Si je t'emmenais à midi manger un petit sandwich comme l'autre jour et quand tu reviendras du Japon, je t'emmènerai dans un petit restaurant gastronomique où l'on mange à merveille. Ils ont une spécialité de soufflée au brochet délicieuse. J'ai d'ailleurs trouvé la recette sur internet et je ne la réussis pas trop mal.

— Je ne savais pas que tu cuisinais !
— Si ! C'est un de mes talents cachés ! Ça me détend !
— Et bien, figure-toi que je préférerais que ce soit toi qui me mijotes cette délicieuse recette, au lieu de m'emmener au restaurant.
— OK, ce sera avec plaisir. Je t'inviterai à ton retour du Japon.
— J'ai hâte de goûter à ta cuisine.
— Et pour midi ?
— C'est d'accord !
— Fais tes valises, je finis mes livraisons et je passe te chercher ! Qu'en penses-tu ?
— Parfait ! Je t'attends ! À tout à l'heure ! lui dis-je, en le raccompagnant.

Il dépose un tendre baiser sur ma joue et s'en va.
Je dois rester prudente, me dis-je. Il ne faut pas qu'il pense pouvoir me séduire étant donné qu'il me croit célibataire.
Que c'est compliqué ! me dis-je, en retournant dans ma chambre faire mes valises.
J'ai l'impression de marcher sur des œufs avec Tom. Mais, il est tellement gentil. Je ne veux pas lui faire de peine et je ne veux pas perdre son amitié.
Je fais mes valises pour le Japon et pense à cette future semaine avec John, loin d'ici, loin de tout. Je languis ce moment.

*

Je me regarde dans la glace. Je suis prête. Je porte un des tailleurs que John m'a offerts.

— J'ai vraiment l'air classe, dis-je, satisfaite.

Je me demande s'il faut que je relève mes cheveux lorsque la sonnette de ma porte sonne à nouveau.

— Ce sera les cheveux lâchés ! me dis-je, en allant ouvrir à Tom.

Mon ami me tend un énorme bouquet de roses.

— Tiens ! C'est pour toi !
— Mais il ne fallait pas !

Je suis confuse. Je sens qu'il va encore falloir que je mette les choses au point entre nous, mais Tom éclaire, tout de suite, la situation.

— Tu peux remarquer que ce sont des roses roses. D'après le fleuriste, en langage des fleurs, cette couleur symbolise l'amitié et l'attachement à une personne.

Je lui souris gentiment.

— Merci pour cette précision, Tom.

— Je ne veux surtout pas te mettre mal à l'aise. Tu sais ce que je pense de toi, et j'attendrais que tu sois prête.
— Et si je ne le suis jamais ?
— Un jour ou l'autre, tu le seras. Je suis très patient, me dit-il, persuadé par ce qu'il avance.
— Mais Tom ! ...

Il me coupe la parole en posant son index sur mes lèvres.

— Chuuut ! Ce n'est pas le moment de parler de tout cela ! On a toute la vie devant nous !
Pour l'instant, un bon sandwich nous attend.

Je devrais le repousser et lui dire qu'entre nous, il n'y a aucun espoir que je ne ressens pour lui qu'une profonde amitié. Mais il est mon équilibre. Depuis que je le connais, il m'a aidé à surmonter les obstacles. Je ne peux pas me résoudre à lui faire de la peine.
Alors je le suis, en sortant de mon appartement. Je me dis qu'un jour, il va bien falloir que je lui brise le cœur. J'ai tellement de peine à cette idée.

— Je suis avec ma fourgonnette ! me dit-il. Je t'emmène ?
— Non, merci. On se rejoint devant la sandwicherie, je préfère prendre ma voiture. Ce sera plus pratique pour rentrer ce soir.
— Très bien ! Dans ce cas, tu me suis !
— Pas de problème !

*

— Ce sandwich était vraiment délicieux ! dis-je à Tom. Je me suis régalée !
— Je vois ça ! me dit-il, en riant. Tu as de la mayonnaise qui a coulé sur le coin de tes lèvres.
— Oh non ! Je m'essuie à la hâte avec ma serviette en papier.
— Tu viens de t'en étaler une partie sur la joue.
— Quoi ? Oh merde !
— Prends ma serviette ! Elle est plus propre que la tienne !
— J'avoue que j'ai eu un peu de mal à manger ce sandwich proprement. La mayonnaise dégoulinait, c'est d'ailleurs pour cela qu'il était aussi bon.
— Je m'en suis rendu compte ! me dit-il. C'était très drôle de te voir manger, aujourd'hui ! Il y avait un contraste amusant entre la secrétaire tirée à quatre épingles dans son tailleur impeccable et la dévoreuse de sandwich à la mayo.
— Tu te moques de moi ! dis-je, en riant.
— Effectivement !

Je ne réponds rien et éclate de rire.

— Ta spontanéité m'étonnera toujours. Tu es une fille naturelle dans un tailleur de snobinarde.
— C'est tout moi ! Mais que veux-tu, il faut bien que je gagne ma vie.

Je regarde ma montre.

- En parlant de cela, je dois y aller ! Il est l'heure !
- Je te raccompagne jusqu'à ton bureau !
- Non, je te remercie. Je n'ai plus besoin de garde du corps.
- Si, j'insiste ! J'ai un colis à porter au service import au 7^e étage. Je fais un crochet pour te raccompagner.
- Bon, si tu veux !

Nous entrons dans le hall. La réceptionniste nous salue.

- Bonjour Tom ! Bonjour Jane !
- Bonjour ! dis-je, en souriant.
- Bonjour, Cindy ! rajoute Tom.
- Cette réceptionniste, quelle mémoire ! Elle est également très physionomiste ! dis-je, discrètement à Tom. Je ne l'ai pas vu qu'une journée et elle m'a reconnu ! Moi, je ne me souvenais même plus de son prénom !
- Oui, elle est très physionomiste ! Elle se souvient de toutes les personnes qui travaillent ici !
- Oui, mais toi ! Tu ne travailles pas ici ! Tu livres juste de temps en temps !
- Oui ! Effectivement ! Tiens, l'ascenseur est là.

La musique classique envahit immédiatement mes oreilles. Elle m'emporte et m'enrobe de l'univers de John. J'ai terriblement envie de sentir ses bras puissants autour de moi, de respirer son odeur, de goûter à ses lèvres. Je suis en manque de lui. C'est comme une terrible douleur qui me ronge de l'intérieur.

Vivement ce soir ! me dis-je, en pensant au rendez-vous que nous avons chez moi à 20 heures 30.

Nous arpentons les couloirs et nous passons devant le bureau vide d'Anna. J'ai un pincement au cœur en pensant à elle. Je l'imagine sur son lit d'hôpital, les plâtres, les tuyaux de perfusions, les pansements, la souffrance. Je m'apitoie sur son sort et mon cœur saigne.

Si elle n'avait pas voulu venir chez moi pour me parler de ce foutu article de journal, rien ne lui serait arrivé !

Je pousse un long soupir et je me promets de faire les recherches nécessaires aux archives de la ville, sur cet article, dès mon retour du Japon.

Mais pour l'heure, je dois me concentrer sur mon premier voyage d'affaires avec John.

Silencieusement, Tom et moi arrivons dans mon bureau. Un amoncellement de papier forme une pile immense à côté de mon ordinateur.

Sur un post il est inscrit, « À traiter ! »

- Je vois que tu as du boulot qui t'attend ! me dit Tom, en regardant la montagne de paperasserie.
- Je crois bien que je ne vais pas m'ennuyer, dis-je, en faisant la grimace.
- Mais, regarde ! me dit Tom. À côté du bouquet de magicien que je t'ai donné l'autre jour ! Ce n'est pas ta chaine de cheville ?
- Effectivement, dis-je à Tom.

J'aperçois le bijou posé sur une petite enveloppe blanche.
Je remets la chaine autour de ma cheville et je décachette l'enveloppe. À l'intérieur, une carte de visite de John :

Ma chérie,
La femme de ménage a trouvé ta chaine dans mon lit, ce matin. Elle n'est pas cassée. C'est juste le fermoir qui s'est malencontreusement ouvert lors de nos ébats sulfureux. Stanislas vient de me la ramener. Elle te va si bien lorsque tu es nue avec des talons hauts.
À ce soir, chez toi, à 20 heures 30
John

Je rougis d'émotion.

— Qui l'a retrouvée ? me demande Tom, gentiment.

J'invente un nouveau mensonge à la hâte.

— Euh, ben euh, c'est mon boulanger ! Il l'a trouvé dans son magasin. Il devait livrer du pain au restaurant de sandwich en face et étant donné qu'il sait que je travaille ici, il me l'a rapporté !
— Ah bon ! Très bien, c'est sympa de sa part ! Mais comment savait-il que c'était ta chaine de cheville ?

J'ai le cerveau qui travaille à plein régime pour inventer une autre excuse. Ma conscience se lamente. Je m'en veux beaucoup de mentir à mon ami à ce point, mais je ne veux pas trahir John. Il tient à ce que notre relation reste secrète pour le moment, et elle le restera.

— Eh bien ! Euh ! Il me dit dans son petit mot, qu'il a regardé ma cheville quand je suis entrée dans son magasin constatant que je ne boitais plus et qu'il a vu ma chaine. Il a donc fait le rapprochement.

Oh, la la ! Je viens d'inventer un gros mensonge qui ne tient pas debout, mais l'explication a l'air de satisfaire Tom.

Je pousse un grand soupir de soulagement et je range rapidement le mot dans mon sac.

— Bon ! Eh bien, je vais te laisser travailler ! me dit Tom, en regardant la pile de papier.

— Oui, je crois bien que je vais être débordée, cet après-midi !

Soudain, on frappe à ma porte.
Je me retourne et aperçois une collègue sur le seuil.

— Bonjour, Mademoiselle Novak ! Je suis Hélène, la secrétaire d'Anna.

— Bonjour, Hélène ! Appelez-moi Jane !

— Bonjour Tom ! dit Hélène

— Salut ! dit Tom, gêné.

— Monsieur Warghal vient de me téléphoner et m'a demandé de vous mettre au courant sur certains dossiers importants. Voulez-vous venir dans mon bureau pour que l'on puisse regarder cela ensemble ?

- Bien entendu ! J'arrive tout de suite.
- Très bien ! Je vous attends, mon bureau est juste à côté de celui d'Anna.

Hélène s'éclipse.

Je me retourne vers Tom, étonnée.

- Tu la connais ?
- Oui, euh ! dit-il, embarrassé.
- Décidément, tu connais tout le monde ici !
- Tu sais bien que je fais beaucoup de livraison pour la société Warghal.
- Oui, tu me l'avais dit !
- Mais, il se trouve qu'Hélène est mon ex !
- Ah bon ! C'était sérieux entre vous ?
- Non ! Mais pourquoi me demandes-tu cela ? Tu es jalouse ?
- Pas du tout !
- Je sais, je te taquine. J'aimerais par contre que tu ne parles pas de moi à Hélène. Ça ne s'est pas très bien passé entre nous et notre rupture a été douloureuse pour elle. Tu ne ferais que remuer le couteau dans la plaie en lui parlant de moi.
- Très bien ! C'est noté ! Je ne parlerai pas de Tom, le tombeur de ces dames, à la belle Hélène, dis-je, pour le taquiner.
- Arrête de te moquer ! La seule que j'aimerais voir tomber dans mes bras n'éprouve rien pour moi ! me dit-il, en me fixant

Je me racle la gorge. Je me sens embarrassée.

- Bien sûr que si j'éprouve une profonde amitié pour toi ! Tu sais très bien que c'est tout ce que je peux t'offrir en ce moment !
- Je le sais, et je m'en contente !

Nous nous saluons sur le pas de la porte de mon bureau. Tom part en direction de la sortie. Je pars dans le sens inverse en direction du bureau d'Hélène.

Lorsque je reviens à mon poste de travail, je trouve la porte de mon bureau fermée.

- Tiens ! C'est étonnant ! Il me semblait l'avoir laissée ouverte.

Je jette rapidement un œil tout autour de mon bureau. Rien à bouger. Je regarde dans mon sac, rien ne manque.

Je me suis fait des idées. J'ai dû fermer la porte derrière moi, machinalement. Il faut que j'arrête d'être parano depuis mon agression et les menaces de mort. C'est insupportable !

D'abord, les cauchemars, puis les angoisses, les suspicions. Je me gâche la vie.

Tout va bien, à présent ! Le danger est écarté ! me répété-je, pour me convaincre.

Il faut que je prenne sur moi.

Je me mets rapidement au travail.

Le téléphone n'arrête pas de sonner. L'agenda de John se remplit à vive allure. Des rendez-vous avec des PDG aussi puissants qu'arrogant, par ci, des rendez-vous avec des politiciens plus ou moins menteurs, par là.

La semaine après notre retour du Japon sera chargée pour John. C'est le lot des hommes puissants ! Travail, travail, travail !

Je remarque en organisant l'emploi du temps de John que la plage horaire de 18 heures 30 jusqu'à 19 heures est rayée. Je feuillète les pages de l'agenda en remontant jusqu'au mois de février et je m'aperçois que John se réserve cette demi-heure, chaque jour.

Intriguée, je regarde jusqu'à janvier. Idem.

Je cherche l'explication lorsque sur la première semaine du mois de janvier, j'obtiens un semblant de réponse.

« Rendez-vous V. »

Qui peut bien être ce V. qui accapare chaque jour John ?

Je fouille dans l'agenda à la recherche d'un autre indice, mais je ne trouve rien.

Ma curiosité est mise à rude épreuve.

J'échafaude tout un tas d'hypothèses, son entraîneur sportif, son psychologue, son bookmaker, son banquier, un ami, une femme... Je chasse immédiatement cette dernière idée de ma tête.

— Non, ce n'est pas possible ! Pas une femme ! Pas John ! C'est certainement sans importance.

Je me jure de ne pas le suspecter une nouvelle fois.

La pile de papier ne désemplit pas. J'ai l'impression d'être dans un radeau. Je rame, je rame, je rame, mais je n'avance pas. Je coule.

Hélène frappe à ma porte.

— Il est seize heures. Je venais voir si vous vouliez venir prendre un café avec moi.

— Avec plaisir, dis-je, en frottant mes yeux fatigués délicatement, pour ne pas faire couler mon maquillage. Une petite pause me fera le plus grand bien.

Nous descendons à la machine à café. Nous rejoignons quelques collègues avec qui je fais connaissance. Il me parle tous de John Warghal. Ils me préviennent gentiment que c'est quelqu'un de droit, de sévère, d'autoritaire, mais que c'est un patron qui sait reconnaître un employé méritant.

Je vois que le caractère bien trempé de John est sur toutes les lèvres, mais un autre côté de sa personnalité resurgit aussi, et cet aspect me plaît beaucoup moins.

— Méfie-toi ! me dit Hélène. C'est un homme à femmes.

— Ah bon ! dis-je, interloquée, pour tenter d'en savoir plus.

— Moi, je n'ai jamais rien vu ! Mais c'est la réputation qu'il s'est forgée. En revanche, je ne l'ai jamais vu avec une de ses employés. J'ai cru comprendre qu'il préférait les femmes comme lui.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? demandé-je, gentiment.

— Les femmes riches !
— Et bien, je n'ai donc aucune chance avec Monsieur Warghal dans ce cas ! dis-je à Hélène, en faisant mine de plaisanter.

Mais tout ce que j'entends me ronge de l'intérieur et m'angoisse.
Finalement, je me demande si John ne s'amuse pas avec moi.
Non, ce n'est pas possible ! Après tout ce que l'on a vécu ! Il m'a prouvé qu'il m'aimait ! me dis-je, rassurée.
Je ne vais pas me laisser déstabiliser par les rumeurs. John a, certes, été un homme à femme et alors ! Les gens changent !
Après cette petite pause peu agréable, je retourne travailler. Mon téléphone sonne à nouveau.

— Jane ! C'est Cindy, la réceptionniste !
— Oui, Cindy !
— Une femme vient de me remettre un courrier pour vous. Elle m'a bien précisé qu'il fallait que je vous la remette en main propre. Puis-je monter vous l'apporter ?
— Non, Cindy ! Ne vous donnez pas cette peine, je vais descendre !

Cela me fera le plus grand bien !
J'arpeute les couloirs et prends l'ascenseur. Toujours cette musique qui me transperce l'âme, toujours ce manque cruel !
C'est le début de la chevauchée des Walkyries ! Je ne peux m'empêcher de repenser qu'hier soir, John m'a dit que cet air me ressemblait. Il le trouve enflammé et passionné comme moi ! Je donnerais tout pour voir John rien qu'un instant et qu'il me serre dans ses bras, mais il va falloir que je patiente jusqu'à ce soir.

— Voilà l'enveloppe, Jane !
— Merci, Cindy ! Comment était la femme qui vous l'a donné !
— Pressée !
— Je veux dire physiquement.
— Brune, yeux bleus, grande, jolie, pas vraiment de signe particulier, mis à part qu'elle trainait, avec elle, une énorme valise.
— A-t-elle dit quelque chose de particulier ?
— Non, elle m'a priée gentiment de vous donner cette enveloppe en main propre. Elle a regardé sa montre et m'a dit qu'elle ne pouvait pas vous attendre, car elle allait rater son avion.

Elle est ressortie par la grande porte vitrée de l'immeuble, a hélé un taxi et s'est engouffrée dedans rapidement.
Elle avait beaucoup d'allure et une classe folle. Une aristocrate, je pense.

— Merci, Cindy, pour tous ses renseignements.

Je remonte dans mon bureau. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ose pas ouvrir cette enveloppe. Peut-être que la situation me rappelle trop le jour où j'ai ouvert l'enveloppe de la menace de mort.
Je m'assieds à mon bureau et regarde l'enveloppe durant de longues secondes.
Je suis certaine que cette femme était Babeth.

John m'a dit qu'elle devait partir en voyage. Qui d'autre, de toute façon !
Le cœur battant, j'ouvre l'enveloppe.
Que vais-je donc trouver à l'intérieur ?
Elle n'irait pas jusqu'à m'adresser une autre menace alors que John l'a démasquée.
Mes yeux se posent sur les premiers mots :

Mademoiselle,
John n'est pas quelqu'un en qui vous pouvez avoir confiance. Je l'ai appris à mes dépens.
Méfiez-vous de lui ! Sa passion pour les femmes est débordante, maladive ! Il vous dupera,
comme il m'a dupée !
Ne le laissez pas vous manipuler !
À bon entendeur, salut !

Je n'en crois pas mes yeux. Après nous avoir menacés de mort, elle ose calomnier. Mais pour
qui se prend-elle ?
Quand je vais montrer cette lettre à John ce soir, il va être furieux !
Je range ce fichu mot dans mon sac, bien décidée à en discuter avec John.
Je me remets au travail. Ma pile de dossiers en retard a légèrement diminué, mais il va me
 falloir plusieurs jours avant de tout boucler.
Je regarde ma montre. Il est déjà presque 17 heures. Je m'active un peu, soucieuse d'en
clôturer un maximum.
Mon téléphone en or sonne. Mon cœur se met à battre de joie.

« C'est John », me dis-je, heureuse.

— Allo !
— Allo, Jane !
— Je suis heureuse de t'entendre, John !
— Je suis en chemin entre deux rendez-vous. Tout va bien ? Tu t'en sors ?
— Oui, très bien ! J'essaie de rattraper le retard que j'ai accumulé.
— Parfait !
— J'ai pris également beaucoup de rendez-vous. J'ai pris soin de ne pas prendre de rendez-
vous à partir de 18 heures 30. J'ai vu que tu avais rayé la plage horaire de 18 heures 30 à 19
heures.
— Tu as bien fait. Mais sache que tu peux prendre des rendez-vous après 19 heures. Une
demi-heure, c'est suffisant pour ce que j'ai à faire.
— Mais que fais-tu donc tous les jours à cette heure-ci ?
— Jane ! me gronde John, d'un ton autoritaire. Cela fait à peine quelques heures que tu es de
retour au bureau et tu espionnes déjà mon emploi du temps !
— Pardon, John ! Je ne voulais pas être indiscrete !
— Je dois te laisser, nous arrivons. A ce soir, Jane.

Je m'apprête à insister avec un peu plus de finesse, pour satisfaire ma curiosité, mais John
raccroche avant que je puisse dire quoi que ce soit.
Je regarde mon téléphone. La tonalité résonne dans la pièce.

— Tu ne perds rien pour attendre, John Warghal ! dis-je, tout haut, en souriant. Tu

n'échapperas pas à une explication. Ce soir, je n'aurai pas oublié !

Je souris en pensant à ses yeux noirs qui me dévorent d'envie, ses bras qui m'enlacent, ses mains qui me caressent. Je l'entends déjà m'expliquer avec sa voix chaude que ces rendez-vous sont professionnels et que je n'ai rien à craindre, vis-à-vis d'une autre femme. Je soupire pour m'en convaincre.

*

Je suis plongée dans mon travail. La voix d'Hélène me fait sursauter.

— Je suis venue vous souhaiter une bonne soirée, et un bon week-end, Jane.

Je regarde ma montre.

— Il est déjà 18 heures ! dis-je, surprise.

— Le temps passe vite quand on s'amuse ! me dit Hélène, pour plaisanter.

— Effectivement ! Dans ce cas, il va falloir que je revois mes priorités en matière de distraction, sinon, je vais finir comme ses vieilles filles avec de grosses lunettes double foyer, des bigoudis sur la tête et une robe de chambre molletonnée.

— À propos d'amusement, nous sommes vendredi soir. Je sors danser avec un groupe d'amis. Si vous voulez vous joindre à nous, on fera plus ample connaissance.

— C'est vraiment très gentil, mais j'ai déjà quelque chose de prévu, ce soir.

— Demain soir, dans ce cas !

— Je suis navrée, mais je pars au Japon avec Monsieur Warghal lundi matin et je tiens à être en forme. Peut-être une autre fois !

— Pas de problème ! Dans ce cas, bon voyage et à bientôt.

— Merci ! J'espère que tout se passera bien. J'ai si peu d'expérience !

— Vous vous en sortirez à merveille ! J'en suis persuadée !

— Merci Hélène !

— Bon week-end et bon voyage. À bientôt, me dit-elle, amicalement.

— Merci, à bientôt !

Je me replonge dans mes dossiers lorsque quelques minutes plus tard, le vigile vient frapper à ma porte.

— Excusez-moi, Mademoiselle ! Je fais partie du service de sécurité !

— Oui, bonjour ! Je vous reconnais. Nous nous sommes croisés le premier jour où j'ai pris mes fonctions.

— Oui, c'est exact ! Je m'en souviens !

— Je venais juste voir si tout allait bien !

— Oui, tout va bien ! Je reste un peu plus tard ce soir pour m'avancer sur ma pile de dossiers en retard. J'espère que cela ne pose aucun problème.

— Non, aucun, Mademoiselle. Dans ce cas, je vous laisse travailler ! Bon week-end !
— Merci, à vous aussi !

Le vigile pousse la porte derrière lui.
Je me replonge dans mes dossiers. Le travail est soporifique.
Un bon café me fera le plus grand bien.
Je descends chercher un bon cappuccino dans la salle commune de détente au rez-de-chaussée. Les couloirs sont déserts. Les bureaux vides. Tout le monde est parti en week-end.
Je croise le vigile devant la machine à café.

— Vous venez prendre un petit remontant, me dit-il, gentiment.
— Oui, j'en ai besoin au risque de m'endormir sur mon bureau.
— Ah ! Le travail de bureau ! C'est quelque chose que je n'aurai jamais pu faire ! Quand j'étais petit, ma mère me disait souvent, mon fils...

J'écoute, d'une oreille distraite, la vie de ce gentil monsieur un peu trop bavard.
J'ai l'impression d'avoir appuyé sur le bouton lecture de ma télécommande et le vigile s'est mis à parler sans s'arrêter. Maintenant je recherche désespérément le bouton-stop. La touche pause me conviendrait également.
Le vigile parle, parle, parle, de sa vie, sa famille, ses amis... cinq minutes passent, puis dix minutes. J'écoute toujours poliment.
Je ne sais pas comment me débarrasser de lui sans être grossière, lorsque soudain son téléphone portable me sauve la mise.

— Désolé, je dois répondre, c'est ma fille !
— Mais bien sûr ! dis-je.

Si je pouvais, je sauterais de joie. Je lui adresse un petit signe de la main.

— Je vous laisse téléphoner tranquillement. Je retourne travailler. Bonne soirée !
— Bonne soirée, Mademoiselle ! Oui, allo, bonjour ma chérie ! ...

Je m'éclipse aussi vite que je peux et je remonte dans mon bureau.
En passant devant la porte du bureau de John, j'entends des voix.
On dirait celle de John, me dis-je, le cœur battant.
Je m'approche de la porte doucement et pose mon oreille contre le bois massif.
C'est bien John qui discute dans son bureau ! Il est sûrement au téléphone ! C'est génial ! Je vais lui faire une surprise !
Je m'apprête à frapper à la porte, lorsque j'entends soudain une voix féminine.
Je stoppe immédiatement mon poing.
Merde ! Il est avec une cliente !
Je recule pour retourner dans mon bureau lorsque j'entends la femme rire de bon cœur.
La curiosité me ramène vers la porte. Je plaque mon oreille pour entendre leur conversation, mais je ne comprends rien. La porte est trop massive pour que je puisse distinguer le moindre mot.
J'entends simplement au ton de leur voix que la conversation est joyeuse.
Je retourne dans mon bureau lorsque mon regard se porte sur l'horloge accrochée au mur.

18 Heures 35.

Ce n'est pas possible ! me dis-je, dans une sueur froide. Son rendez-vous de 18 heures 30 chaque jour, c'est une femme !

J'ai l'impression que le sol se dérobe sous mes pieds.

Je savais bien que John avait une réputation sulfureuse. Anna m'avait prévenu avant mon embauche. Les photos que j'ai trouvées dans son bureau le confirment. Et si je rajoute les allusions de mes nouveaux collègues ainsi que la lettre de cette folle de Babeth...

Je pensais qu'avec moi, c'était différent ! Je croyais qu'il m'aimait ! me dis-je, totalement déçue.

J'ai envie de hurler, mais rien ne sort, même pas la moindre petite larme.

Le mal me ronge de l'intérieur.

Il faut que j'en aie le cœur net ! Je retourne vers la porte et colle à nouveau mon oreille.

Je rage. Je ne comprends pas la conversation.

J'entends au loin des pas, dans le couloir. C'est certainement le vigile qui s'approche. Je retourne dans mon bureau et me cache derrière la porte que je laisse entrebâillée.

Le vigile s'approche.

Pourvu qu'il ne vienne pas me voir. Je ne suis pas d'humeur à écouter ses sornettes.

Je retourne m'asseoir pour qu'il ne me trouve pas cachée, s'il entre.

Le bruit de ses pas n'est à présent qu'à quelques mètres de mon bureau, lorsque j'entends la porte du bureau de John s'ouvrir.

— Bonsoir, Monsieur le Président ! dit le vigile.

— Bonsoir ! répond John.

— Bonsoir, Mademoiselle Candice !

— Bonsoir ! dit la voix féminine, légèrement snob.

Les claquements de talons du vigile s'éloignent.

Je me lève sans faire de bruit et m'approche de la porte. Discrètement, je regarde par l'entrebâillement.

J'aperçois juste en face de moi John. Il regarde en souriant une grande blonde que je ne vois que de dos. Ses cheveux longs tombent en cascade sur ses épaules. Elle porte une tunique vintage au look bobo.

Elle a la classe, le charisme et l'élégance que je n'ai pas. Je me sens soudain ridicule.

— À quelle heure pars-tu lundi matin ?

— Mon avion décolle à 9 heures !

— Tu vas tellement me manquer ! Je n'aime pas quand tu pars aussi loin ! Je me fais toujours tellement de soucis pour toi !

— Je sais Candice, mais je ne pars pas longtemps ! Je reviens vendredi ! Tu n'auras pas eu le temps de t'apercevoir de mon absence !

— Viens dans mes bras, Darling ! dit-elle à John, qui l'enlace tendrement.

Toujours cachée derrière ma porte, une larme coule le long de ma joue. Je suis terrassée. J'ai envie de sortir et de faire un scandale, mais je suis tétanisée.

Et puis, je me dis qu'un esclandre ne ferait que me rendre ridicule. Je suis déjà assez insignifiante comme cela ! Je dois rester digne.

Quand John viendra me voir ce soir, je lui dirais que tout est fini entre nous, que je sais qu'il

entretient une relation avec une autre femme.

Une question me ronge pendant que je les espionne.

Qui peut bien être cette femme ?

Soudain, tout s'éclaire ! C'est la sœur de Babeth ! Il me l'avait décrit blonde, grande, et j'ai eu l'impression qu'il me mentait quand je lui ai demandé s'il la voyait encore.

Après une longue étreinte, John relâche sa maitresse.

— Je te raccompagne jusqu'au parking ! Je dois partir également, je suis déjà extrêmement en retard.

— Très bien, Darling ! Je suis désolée de ne pas pouvoir venir avec toi aujourd'hui.

— Ne t'inquiète pas ! Je comprends !

John et la blonde Candice partent bras dessus, bras dessous.

Je les observe, le visage plein de larmes. Ils s'éloignent inexorablement.

J'abandonne mes dossiers ouverts sur mon bureau et, de rage, je décide de rentrer chez moi.

La soirée va être difficile.

*

Je me ronge les ongles sur mon canapé. La télévision est allumée et diffuse les informations régionales.

J'ai mon téléphone en or dans la main. J'ai envie d'appeler John et de déverser toute ma colère au téléphone, mais j'hésite.

Ce sera mieux de lui dire ce que je pense de lui en face ! Je veux voir son visage se décomposer lorsque je vais lui dire ces quatre vérités.

En colère, j'éteins mon téléphone en or, pour que John ne puisse pas me joindre avant qu'il n'arrive.

La sonnette de ma porte retentit.

John est en avance ! me dis-je.

Mon cœur bat à tout rompre. Mon estomac est noué. J'ai une angoisse terrible en ouvrant la porte.

— Tom ! dis-je, surprise. Que fais-tu là ?

— Je te dérange ?

— C'est que j'attends quelqu'un.

— Je venais juste pour t'apporter un petit cadeau pour ton voyage au Japon.

— Tu me couvres de cadeaux ! Il ne faut pas !

— C'est un véritable plaisir de te faire plaisir !

— Entre ! Mais je ne vais pas pouvoir te garder longtemps. Tu ne m'en veux pas ?

— Non, ne t'inquiète pas ! Je ne reste pas ! Ouvre vite ton paquet et je m'en vais !

Je déplie le papier cadeau et découvre un petit kit de voyage de soin pour le corps et le visage.

— C'est génial ! dis-je, gentiment. Mes tubes de crème prennent une place immense dans ma

valise. Avec cette trousse, le problème est réglé.

Je saute au cou de Tom et l'embrasse sur la joue. Son amitié et son dévouement me font tellement du bien dans ces moments difficiles.

— Oh pardon ! Je me suis un peu emballée ! lui dis-je.

— Non, non ! Tout le plaisir est pour moi !

Un coup de sonnette retentit.

Merde, c'est John ! me dis-je.

— Excuse-moi ! Je dois ouvrir ! dis-je, en regardant par le judas.

Je suis étonnée de voir Stanislas.

— Bonsoir, Jane. Ah ! Excusez-moi, je ne savais pas que vous aviez du monde ! me dit-il, en regardant Tom.

— Vous ne me dérangez pas Stanislas. Entrez !

— Alors, qu'est-ce que tu te fais livrer de bon pour le repas de ce soir ? me demande Tom.

Je le regarde surprise par sa question.

— Ben quoi ! me dit Tom. On dirait que tu tombes des nues ! Ce n'est pas ton traiteur ?

— Si, si, bien sûr que si ! Ou avais-je la tête ?

Je me souviens à présent que j'avais fait passer Stanislas pour mon traiteur, lorsque j'étais blessée à la cheville.

— Stanislas est mon traiteur, mais il est également un très bon ami !

— D'accord ! dit Tom, un peu décontenancé.

— C'est ce monsieur que tu attendais ? Je suis désolé ! Je vais vous laisser ! dit Tom, avec un peu de jalousie dans la voix.

— Non, pas du tout ! dis-je, en pleine panique.

Heureusement, Stanislas me sauve la mise :

— Je suis juste venu vous avertir que nous sommes en rupture de lasagne et que je ne pourrais pas honorer votre commande.

Subitement, Tom a l'air soulagé.

— Ce n'est pas grave ! dis-je à Stanislas. Je me débrouillerai avec ce qu'il me reste dans mon congélateur.

— Vous pouvez me téléphoner pour toute commande ! me dit-il, avec un regard insistant.

— Non ! Vraiment ! Je vous remercie !

— Dans ce cas, je m'en vais, et n'hésitez pas à m'appeler ! me dit-il, encore avec insistance.

— D'accord, merci Stanislas. Dis-je, en le trouvant idiot d'insister de la sorte

Je referme la porte derrière lui, heureuse qu'il soit parti. Je n'ai pas envie que Tom sache que je lui ai menti.

- Un peu insistant ton traiteur ! Il n'avait pas envie de passer à côté de ta commande.
- Je l'ai trouvé particulièrement pénible ! dis-je, en feignant une grimace.
- Je vais te laisser moi aussi !
- Non, attend ! Tu as encore cinq minutes. La personne que j'attends n'arrive qu'à 20 heures 30. Viens boire quelque chose au salon !
- D'accord ! Mais vite fait, dans ce cas.

Tom s'installe sur le canapé, devant la télé.

Je lui sers un verre de whisky, lorsque le journal télévisé attire mon attention

Une information tragique vient de nous parvenir à l'instant. Elle concerne la disparition inquiétante du milliardaire John Warghal. Un peu après 19 heures 15, l'homme d'affaires a subi un terrible accident de la route. Sa voiture, conduite par son chauffeur, a fait une terrible sortie de route et a plongé dans le fleuve. D'après un témoin, les deux occupants du véhicule sont sortis par les fenêtres et ont été emportés par le courant. Les équipes de sauvetages mettent tout en œuvre pour retrouver John Warghal et son chauffeur vivants, mais l'espoir s'amenuise de minute en minute.

Je lâche la bouteille de whisky qui se brise au sol.

J'ai les jambes coupées. Le souffle me manque.

Tom se lève et me rattrape avant que je ne défaille.

Il m'allonge sur le canapé et me donne un verre d'eau.

- Tu te sens mieux ? me demande-t-il, inquiet.

Je secoue la tête pour lui signifier que non.

- Ne t'inquiète pas ! Je suis sûr qu'ils vont retrouver ton patron vivant. Je suis certain qu'il est accroché à une branche et qu'il attend qu'on vienne le secourir. Tout va bien se passer !

— Tu crois ?

- J'en suis certain ! Tu ne connais pas encore très bien ton patron, mais il paraît que c'est un homme avec une volonté de fer. Il ne peut pas mourir comme ça, aussi bêtement !

Tom est si gentil de vouloir me reconforter. S'il savait que j'entretenais une relation amoureuse avec John, il sauterait de joie à l'idée qu'il soit mort !

Tom me serre dans ses bras.

Je suis tellement anxieuse. Aucune larme ne coule pour me soulager. Seul un tourbillon de torpeur m'engloutit dans des ténèbres abyssales.

- Ne t'en fais pas ! Tout va s'arranger ! Tu t'inquiètes pour ton emploi, c'est ça ?

Machinalement, je secoue la tête pour approuver, alors que je n'écoute pas vraiment ce que me dit Tom.

- La société Warghal ne sera pas fermée si son président n'est pas retrouvé vivant. Il y a un

conseil d'administration, des actionnaires. Je ne connais pas grand-chose à tout cela, mais je pense qu'ils mettront quelqu'un d'autre à la place de John Warghal.

J'ai la sensation de nager dans un trou noir. Les paroles de Tom résonnent dans ma tête sans s'y arrêter. C'est comme s'il me parlait chinois.

Soudain, la sonnerie du téléphone de mon appartement me sort de mon état second. Je me précipite pour aller répondre.

— Allo, Jane ? Tu as écouté les informations ? me dit Anna, en pleine panique.

— Oui, c'est terrible !

J'ai la sensation d'être totalement anéanti !

— Comment tu te sens ?

— À vrai dire, je ne sais pas ! Je suis un peu perdu ! Je ne réalise pas vraiment !

— Es-tu seule ? Ton frère et ta sœur sont-ils au courant ?

— Non, ils ne le sont certainement pas encore. Il ne regarde jamais les informations, mais je ne suis pas seule. Un ami est avec moi.

— Très bien ! Attends ! Écoute ! Ils en reparlent.

— OK ! Je raccroche. On se rappelle.

Je repose le combiné, précipitamment.

— Peux-tu monter le son ? dis-je à Tom, assis à côté de la télécommande.

« Nous rallongeons l'antenne pour vous faire part des premiers éléments de l'enquête, concernant l'accident de voiture et la disparition du milliardaire John Warghal. La voiture de l'homme d'affaires a été rapidement sortie des eaux. Suite à une première expertise réalisée par les enquêteurs sur place, il semblerait que les freins aient été sectionnés. John Warghal aurait donc été victime d'un homicide volontaire. Selon l'analyse des faits et le témoignage d'un passant, le chauffeur aurait perdu le contrôle, et aurait tenté de freiner en frôlant un mur sur plus de 10 mètres. Mais cela n'aura pas suffi et la voiture a inexorablement fait un bond dans le fleuve. »

J'ai l'impression que la terre s'ouvre sous mes pieds. J'ai du mal à le croire.

Le corbeau a passé ses menaces à exécution.

Je me demande pourquoi cette Babeth m'a fait parvenir ce petit courrier d'avertissement cet après-midi, si elle avait l'intention de faire tuer John le jour même.

J'ai les idées qui s'embrouillent. Je ne sais pas, je ne sais plus. Tout s'emmêle et s'entrechoque dans mon pauvre cerveau terrassé par la tristesse.

Je m'assois sur le canapé à côté de Tom. Il m'enlace à nouveau pour me réconforter.

— L'accident de John Warghal a l'air de vraiment te chagriner ! Tu appréciais cet homme à ce point ?

— C'est que je suis quelqu'un de sensible, dis-je, pour me justifier.

Je n'ai pas envie de lui révéler ma relation avec John, ce soir. C'est déjà bien assez difficile

pour moi comme cela.

« — Nous sommes en direct avec le seul témoin de l'accident... »

Je relève la tête en direction de la télévision pour écouter l'interview du témoin.

Mais, merde, me dis-je, j'ai déjà vu cet homme ! Mais où ?

Mon téléphone sonne à nouveau.

— Excuse-moi, je vais répondre, dis-je à Tom en m'extrayant de son étreinte amicale. Ce doit être Anna.

Je m'approche du téléphone.

Mes membres sont endoloris et je tremble comme une feuille. Sans doute, le contrecoup de la mauvaise nouvelle.

— Oui, Anna ? dis-je, en décrochant.

Mais personne ne répond.

Je repense immédiatement aux canulars téléphoniques de l'autre jour.

Je m'apprête à rouspéter, car ce n'est vraiment pas le moment, lorsque j'entends une musique résonner à l'autre bout du fil.

C'est la chevauchée des Walkyries !

À suivre...

4 semaines de soumission - Volume 5 : Sortie prévue le 6 Août